

Études de littérature coloniale et postcoloniale

N° 5, juin 2023

Avant-propos

Dossier :

Dialoguer à Toumliline (Maroc)

Une Quête de Toumliline (Annie Devergnas)
L'Hospitalité de Toumliline (Driss Boulakhrif)
L'Esprit des « *Rencontres internationales* » (Ahmed Serghini)
L'Enseignement de Louis Massignon (Gérard Chalaye)
Un artiste chez les moines (Mohammed Rochdi)
Traversée lumineuse dans l'élévation (M'barek Housni)

Etude :

Jean Adam (1874-1968) et son approche écologique

Jean Adam, haut fonctionnaire colonial (René Tourte et Christian Feller)
De l'écologie agricole à l'écologie coloniale (Jean Adam)
Derrière l'écologie de Jean Adam ? (Christian Feller et René Tourte)

Editions

Comité de rédaction

Jamila AYAOU (Université d'El Jadida-Maroc)
 Mamadou HADY BA (Laboratoire CERCLA, Université de Saint-Louis-Sénégal)
 Gérard CHALAYE (Laboratoire TCL, Université d'El Jadida-Maroc)
 Abdelaziz EL MAHI (Université d'El Jadida-Maroc)
 Abdelhak JABER (Directeur du Laboratoire TCL, Université d'El Jadida-Maroc)
 Soumaya MAATOUK (Université d'El Jadida-Maroc)
 Michel Naumann (Université de Cergy-Pontoise)
 Abdelaaziz SEHLI (Ecrivain, professeur, Azrou-Maroc)
 Driss TAHI (Journaliste, écrivain, El Jadida-Maroc)
 Mohamed ZAHIRI (Université d'El Jadida-Maroc)

Comité scientifique

Jean-Bernard Evoung-Fouda (Université de Yaoundé-Cameroun)
 Ralph HEYNDELS (Université de Miami-USA)
 Abdellah JARHNINE (Université d'Oujda-Maroc)
 Vladimir KAPOR (Université de Manchester-UK)
 Abdellatif MAKAN (Université de Béni Mellal-Maroc)
 Julien KILANGA MUSINDE (Université d'Angers-France)
 Khalil MOUSSAFIR (Université de Settat-Maroc)
 Najib REDOUANE (California Sate University, Long Beach-USA)
 Alain RUSCIO (Historien, Paris-France)
 Saïd SAYAGH (Historien, écrivain, calligraphe, Montpellier-France)

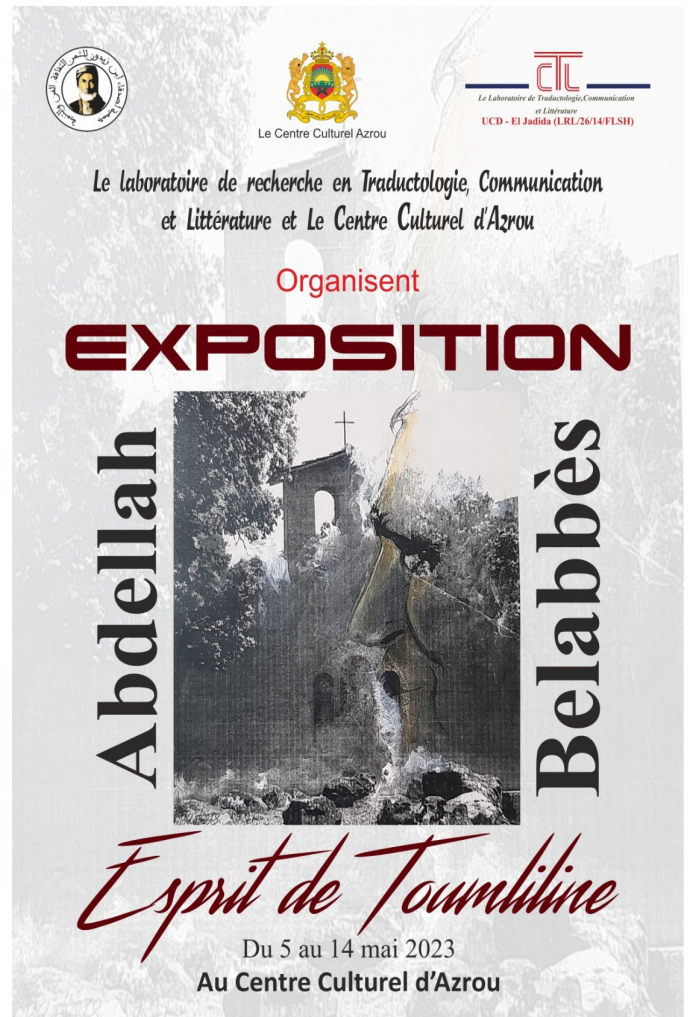
Prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus
 ou toutes informations à
 gerard.chalaye22@gmail.com
 ou abdelhakjaber@gmail.com

Laboratoire **TCL**
 Université Chouab Doukhali
 El Jadida
 Maroc

La revue sur le net :
<https://mukanda.univ-lorraine.fr/s/mukanda/item/>

Ces études sont le résultat du travail commun de chercheurs indépendants, rassemblés autour de la littérature francophone coloniale et postcoloniale. Elles sont le produit du gai savoir en liberté.

Leurs contenus sont donc de la responsabilité de leurs auteurs individuels et ne sauraient engager l'ensemble des contributeurs.



Avant-propos

DIALOGUER ?

« *Dialoguer ?* » n'est-ce pas, au fond, ce que tentent nos *Etudes de littérature coloniale et postcoloniale* sur le fond d'un passé de plus en plus houleux et controversé, et sur lequel il est difficile d'obtenir un consensus absolu et apaisé. N'est-ce pas par là même, la preuve de la richesse de notre objet d'étude aussi littéraire soit-il ?

En effet dans *Dialoguer*, il y a bien sûr le *Logos*, en grec, *parole, pensée, concept...*, et le *Dia* (comme dans *diagonale*) de la séparation, de la traversée ou de l'écart. Lorsqu'il s'agit de cultures, « ... ne sont-elles pas toutes défailtantes et sujettes à critiques, au moins par un côté ? », s'interroge François Jullien (*De l'universel*, Essais, Points, Paris, Fayard, 2008, p. 13) en désignant, sinon les cultures, du moins les notions pour penser *le rapport entre elles*. Sans reprendre André Malraux, affirmant qu'une civilisation, c'est une religion "*avec quelque chose autour*", il est difficile de nier que *dialogue des cultures* est (aussi surtout ?) *dialogue des religions*.

Les littératures coloniales et postcoloniales, dans toutes leurs contradictions, sont évidemment traversées par cette thématique, car *dialoguer*, ne serait-ce pas déjà admettre comme acquis, que la notion *d'universel*, en tant qu'*a priori* pour toute l'humanité, ne constitue pas une évidence transparente, *coulant de source pure*. D'ailleurs cet *universel* ne serait-il pas l'autre nom de *l'uniformité*, sous le signe de la montante et désespérante "mondialisation" ?

Certes pour qu'il y ait dialogue, ne faut-il pas qu'il y ait au moins du *commun* (le contraire du communautarisme), sinon n'y aurait-il pas rien à débattre ? Autrement dit, y a-t-il des notions qui soient d'emblée, c'est-à-dire *a priori* universelles ? Et là encore, on conçoit combien la culture impériale est ici problématique. Sur ce terrain, les monothéismes (ou religions du livre) se trouvent évidemment en première ligne. Mais le résultat n'aboutirait-il pas ainsi à des synthèses de plus en plus vagues, de plus en plus formelles ? Ou du côté opposé à la revendication de *différences* irréductibles, comme le prônent justement les communautarismes.

A la fin de l'ère coloniale, à la charnière des indépendances, des hommes, des moines bénédictins ont tenté une autre voie, un tout autre choix, dans une notion de *l'écart* mettant en tension, découvrant jusqu'où vont les possibles, et faisant apparaître la diversité des cultures comme autant de *ressources* à exploiter. Un *dialogue* des cultures n'aura lui-même en effet de force que s'il fait jouer ce *dia* de l'écart et du négatif, en même temps qu'il sait se situer sur ce seul plan commun de l'intelligible (*logos*). Car *Dialoguer*, c'est bien cela qu'ont réussi les moines bénédictins de Toumliline (Moyen Atlas marocain 1952-1968). Sans compromission.

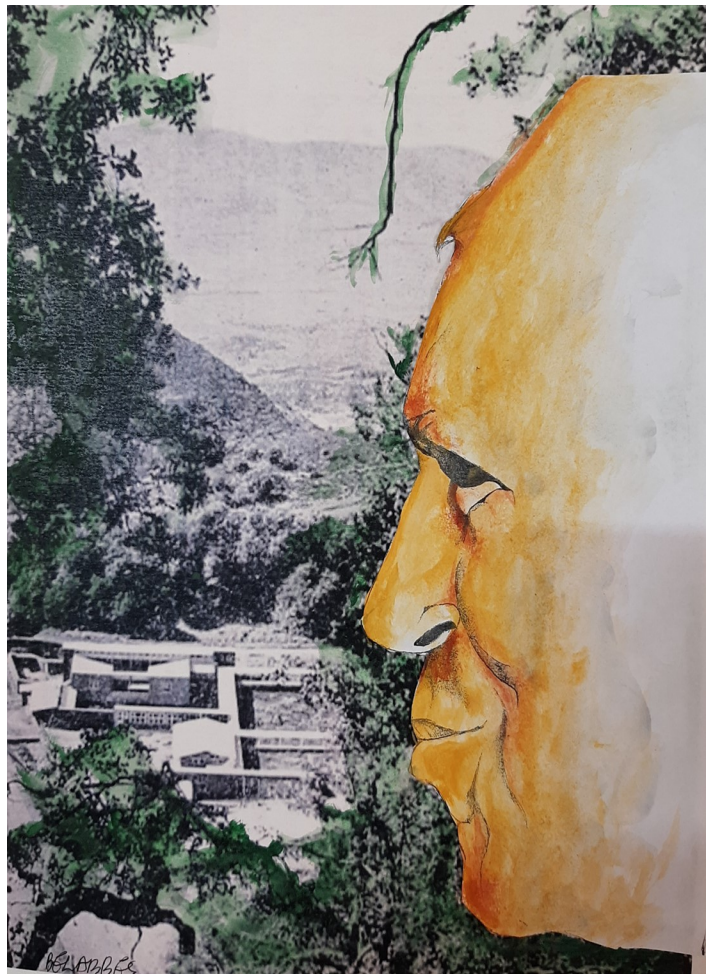
Le premier dossier de notre numéro, titré *Dialoguer à Toumliline*, développera donc cette expérience unique, sans tentatives de conversion d'un côté comme de l'autre, à l'occasion de laquelle Musulmans, Juifs et Chrétiens étaient ensemble pour ouvrir un dialogue, chacun depuis sa religion et avec sa religion. Il ne fut jamais question, ni pour les uns ni pour les autres, ni de changer de religion, ni d'inventer un nouveau corpus qui mélangerait les religions.

A ce propos, on lira les articles d'Annie Devergnas, Driss Boulakhrif, Ahmed Serghini, Gérard Chalaye et Mohammed Rochdi.

Avec la seconde étude *Jean Adam et son approche écologique* due aux plumes respectives de René Tourte et Christian Feller, nous ne quittons pas le dialogue, mais cette fois, dans le domaine de l'écologie coloniale. En effet un haut fonctionnaire, ingénieur en chef de l'agriculture au ministère des Colonies, professeur à l'École nationale supérieure d'agriculture coloniale, publié en 1937, un article intitulé « De l'écologie agricole à l'écologie coloniale ».

Titre étonnant pour l'époque, avec un article qui insiste sur l'importance et la nécessité des recherches et de l'enseignement de l'écologie appliquée à l'agriculture coloniale. L'article est aussi un discours prémonitoire sur ce que devraient être les relations entre populations « européennes » vivant aux colonies et les populations « indigènes » présentes si on estime que l'écologie doit viser au « mieux-être matériel et moral » de toutes les populations, et comment participer au développement de ces pays sans mettre en considération les seules productions d'exportation. Cette étude est organisée en trois parties : une biographie de Jean Adam, agronome-enseignant pour des ingénieurs se préparant à une carrière outre-mer, la reproduction l'article original de J. Adam, une analyse et commentaires dudit article.

Les reproductions de tableaux sur Toumliline sont celles de l'artiste peintre marocain Abdallah Belabbès évoqué dans notre n°3.



Dossier

DIALOGUER A TOUMLILINE

UNE QUÊTE DE TOUMLILINE De l'ignorance au mythe reconstitué

Annie Devergnas (Peintre, Dr. littérature maghrébine)

Il est parfois des noms, des sonorités, fugitivement entendus, qui prennent une place clandestine quelque part dans notre mémoire, pour ressurgir à l'improviste des années plus tard et se trouver tout à coup projetés en pleine lumière. Ce fut le cas pour Toumliline...

J'ai enseigné le français dans plusieurs lycées du Maroc dans les années 80, et en particulier durant quatre années au lycée Bir Anzaranc de Sefrou, de 1983 à 1987. Durant mes nombreuses excursions aux alentours, j'ai ainsi entendu parler de Toumliline : ces ruines blanches là-bas, à flanc de montagne, non loin d'Azrou... un ancien monastère, qui aurait connu un extraordinaire rayonnement culturel il y a des années... mais désormais abandonné... Ce fut mon premier contact, et ce nom aux consonances si musicales s'est gravé comme un mystère dans mon souvenir.

Mystère inexplicable pour moi en effet : des moines chrétiens ? un immense rayonnement culturel ? Comment était-ce possible dans cet endroit perdu ? Ces questions, et bien d'autres, sont restées sans réponses depuis ces années quatre-vingts... Et puis je suis passée à d'autres quêtes, ayant déjà commencé mes recherches pour une thèse sur la littérature marocaine d'expression française.

Or brusquement, au mois de mars de cette année, lors d'une soirée amicale inoubliable à El Jadida, chez Abdellah Belabbes, grâce à la généreuse invitation de Driss Tahy, la conversation s'est orientée sur un projet qui m'a tout de suite fascinée, projet intitulé "Dialoguer à Toumliline ». Gérard Chalaye semblait en être l'organisateur, du moins l'un d'entre eux. Quelque chose s'est alors allumé dans ma mémoire, ma curiosité s'est aiguisée et ne m'a plus laissée en paix...

Dès lors, et grâce aux outils de recherche dont nous disposons désormais, j'ai cherché, et j'ai trouvé, allant fébrilement d'une découverte à une autre ! Photos d'archives, reportages, vidéos, j'y ai passé des heures, heureuse de comprendre enfin ce que cachait ce nom magique de Toumliline... Toumliline, les pierres blanches, la source de lait, les moines blancs... Ces ruines d'un autre temps, aperçues il y a tellement d'années dans cet endroit improbable, allaient-elles enfin me dévoiler leur mystère ?

En premier lieu, logiquement, j'ai voulu comprendre pourquoi des moines catholiques étaient venus s'installer en ce lieu, et dans quel but.

On nous dit donc qu'en 1952 (soit quatre ans avant l'Indépendance, ce qui n'est pas anodin), une vingtaine de Bénédictins est venue s'installer là, dans cette forêt du Moyen-Atlas, à trois kilomètres de la petite ville d'Azrou. Ils ont choisi ce lieu où se trouvait une ancienne école pour garçons, qu'ils ont restaurée et agrandie pour y fonder leur monastère. Ils répondaient en fait à l'invitation de Monseigneur Lefèvre, alors archevêque du diocèse de Rabat, avec l'accord du sultan Mohammed Ben Youssef. Voilà pour les justifications officielles.

J'avoue ma grande ignorance concernant les différents moines et ordres monastiques, moi qui suis chrétienne de cœur mais bien détachée de l'Eglise catholique... Ce que j'ai pu

apprendre à ce sujet n'est pas sans intérêt, et c'est ce que je voudrais partager ici avec vous.

La vie monastique fait partie de la vie de l'Église chrétienne depuis son origine, c'est-à-dire dès les tout premiers siècles après J.C. Les congrégations religieuses se forment au départ autour d'un homme très pieux, qui sera souvent par la suite canonisé (déclaré saint selon l'Église catholique), qui regroupe des hommes désireux de vivre selon l'exemple de Jésus de Nazareth, Aïssa, c'est-à-dire dans la pauvreté et le dévouement aux populations, en suivant une règle, une discipline de vie commune. Dès le III^e siècle, mais surtout à partir des années cinq cents après J.C., des hommes et des femmes de grande foi construiront ainsi des abbayes (ce sont de grands monastères, qui sont dirigés par un abbé ou une abbesse), et des monastères (qui sont rattachés à des abbayes dont ils dépendent), et aussi des couvents, d'où les moines peuvent sortir, contrairement aux monastères où l'on doit vivre à l'écart du monde. Ils sont tous placés sous l'autorité du pape siégeant à Rome, considéré comme le chef spirituel suprême de tous les catholiques, tous ordres confondus, même si les abbayes jouissent souvent d'une grande autonomie.

Durant plus du millénaire qu'a duré le Moyen-Age, (dès avant la chute de l'empire romain en 476 après J.C., et jusqu'à la Renaissance aux XIV^e-XV^e siècles), des milliers de moines et de moniales se répandent dans tout l'Occident, considéré alors comme païen, pour y porter la parole de l'Évangile de Jésus et le christianiser, mais aussi, pour défricher les terres, ouvrir les forêts, assainir les marais, instaurer des cultures, construire des bâtiments collectifs et des lieux de culte, grandes églises ou petites chapelles, et propager la civilisation grâce à des moines sachant lire et écrire le latin et recopier les manuscrits. Ils ont profondément marqué tout le monde occidental, tant du point de vue économique que culturel et spirituel, et façonné les paysages, les campagnes et les villes. Ils ont fondé les bases de ce que l'Europe est encore aujourd'hui et qu'elle ne serait certainement pas sans eux.

Maintenant, qu'en est-il plus précisément des Bénédictins, l'ordre auquel appartenaient les moines de Toumliline ? Cet ordre fut fondé en Italie, en l'an 529, par un certain Benoît de Nursie, qui deviendra plus tard Saint Benoît, d'où vient leur nom de Bénédictins. Sa règle est considérée comme plus modérée que beaucoup d'autres, ce qui lui vaut un grand succès, au point que trois siècles plus tard, après l'an 800, Charlemagne imposera cette règle à tous les monastères de son empire.

Quelle est donc cette règle de vie des Bénédictins ? Elle est avant tout une quête mystique. « L'objectif fondamental et même unique de l'existence, dit Saint Benoît, est la recherche de Dieu », Dieu étant considéré comme universel et éternel. Plus précisément, les Bénédictins suivent la maxime latine « Ora et labora », soit, « prie et travaille », et ils cultivent les vertus d'obéissance et d'humilité, et aussi « l'esprit de silence », qui sera si cher par exemple au peintre Gharbaoui quand il viendra séjourner à Toumliline.

Durant des siècles, leur mission impliquait l'évangélisation et le défrichement de l'Europe, la conservation et la transmission de la culture classique, c'est-à-dire latine, la collecte et la traduction des textes religieux (mais pas seulement), l'éducation, etc. Les activités des Bénédictins ne les obligent pas à délaisser leur monastère, par conséquent (et je cite) :

« Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De telle sorte que les moines n'aient pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes. »

Sur le plan vestimentaire, la tenue des bénédictins est restée pratiquement inchangée depuis leur lointaine origine en 529 J.C., et se compose d'une tunique et d'un scapulaire, sorte de tablier qui couvre le devant et le dos, sur lequel ils revêtent une longue robe à capuchon. Ils peuvent à leur choix porter une robe noire ou blanche, ainsi qu'on peut le voir sur les photos

d'époque de Toumliline. Ils se rasent une partie de la tête en laissant une couronne de cheveux, ou tonsure. Cette tenue était déjà la même il y a mille cinq cents ans, et finalement elle se confond assez bien avec les tenues marocaines masculines traditionnelles...

Avec le temps, on a fait de Saint Benoît le protecteur des scouts, des ingénieurs, des fermiers, des écoliers et des chaudronniers. Cette énumération est elle-même intéressante par son éclectisme, mêlant travail manuel et intellectuel !

Les moines de Toumliline venaient de l'abbaye Saint-Benoît d'En Calcat, l'une parmi une vingtaine d'autres abbayes bénédictines encore actives en France de nos jours. En Calcat est un petit hameau situé dans le Tarn, dans le Sud-Ouest de la France. Cette abbaye est relativement récente, puisqu'elle n'a été fondée qu'à la fin du XIXe siècle. Elle est célèbre pour la composition et la publication de chants religieux.

Si je me suis un peu étendue sur les Bénédictins, c'est pour mieux comprendre l'état d'esprit des moines de Toumliline : certes, ils pratiquaient la prière et le recueillement, mais aussi de nombreuses activités manuelles afin d'assurer leur autosuffisance, comme cela est recommandé pour leur ordre. Ce qui s'est traduit par la culture des terres (j'ai même vu, sur des photos en noir et blanc, un tracteur), accompagnée d'élevage (j'ai vu aussi des vaches, des poules, des poussins, sans compter les ovins et caprins), d'apiculture... Sur certains documents j'ai pu voir encore un atelier de menuiserie fabricant des meubles, un moine couturier qui coupait des vêtements, un moine architecte qui dessinait des plans, et bien sûr, des frères infirmiers qui soignaient de nombreux habitants des alentours. Ils connaissaient sûrement beaucoup de plantes médicinales et d'autres remèdes naturels. Quant à leur belle bibliothèque, sujet d'admiration des jeunes écoliers pour qui le livre était un objet très rare (un témoin parle d'un livre pour cent élèves à cette époque), elle montre assez la valeur donnée à l'étude, à la recherche et à la connaissance intellectuelle, qui seront à la base des futures rencontres internationales. Ajoutons à cela qu'ils n'avaient pas pour objectif de convertir, mais plutôt de mieux comprendre l'islam, au point même de l'expliquer aux enfants. Eduquer, partager la connaissance dans toutes sortes de domaines, dans une totale acceptation de la culture d'autrui, et montrer l'exemple de l'humilité : ce sont bien ces valeurs chrétiennes fondamentales qu'ils semblent avoir toujours eu à cœur de montrer en les vivant au quotidien, valeurs qui rejoignent bien sûr aussi les grandes valeurs de l'islam. Et d'ailleurs, n'est-on pas très proche, ici, d'une zaouïa ?

Aussi le succès de l'installation de ces moines est-il assuré. Je cite Wikipédia : *Dirigés par le père Denis Martin, les moines gagnèrent progressivement la confiance des populations locales en travaillant de leurs mains, en apprenant l'arabe et le berbère et en accueillant les populations, notamment pour des soins médicaux. Ils bâtirent un dispensaire, une école et un internat pour garçons et développèrent des activités agricoles.*

Grâce à leurs qualités reconnues de fraternité, de dialogue et d'accueil, tant envers les autorités que les populations locales, les moines de Toumliline furent invités à rester même après l'Indépendance (et l'on sait le rôle qu'ils jouèrent en faveur des indépendantistes à l'encontre même des autorités françaises d'occupation). Non seulement sont-ils restés, mais on sait bien que le monastère a accueilli, de 1956 à 1968, les extraordinaires « Rencontres Internationales » de Toumliline, qui ont rassemblé des personnalités venues d'Afrique, du Monde Arabe, d'Asie, d'Europe et d'Amérique, et de toutes confessions. Je ne vous apprendrai sans doute pas grand-chose sur ces fameuses rencontres, mais je voudrais terminer avec cette citation qui m'a laissée rêveuse et qui, à elle seule, illustre ce que j'appellerai « le mythe de Toumliline » :

« La particularité de ces Rencontres internationales et ce qui fit leur renommée, ce que l'on a appelé "l'Esprit de Toumliline", fut de faire se rencontrer pendant presque 20 jours chaque année, des sommités intellectuelles et religieuses, des personnalités politiques, avec de très nombreux jeunes étudiants et personnalités d'horizons extrêmement divers, donnant à ces dialogues une dimension universaliste et inclusive : "Il y avait une Japonaise qui enseignait la philosophie en allemand. Un Allemand qui enseignait l'espagnol à Marrakech. Et un

Espagnol qui enseignait la musique en Hollande. Il y avait des poètes, des acteurs, des sociologues, des théologiens, des photographes, des séminaristes (c'est-à-dire de futurs prêtres), des pharmaciens, des psychiatres et des ingénieurs. Il y avait des Belges avec des noms italiens, des Arabes avec des noms anglais et des Allemands avec des noms français. Il y avait un théologien musulman de Fès qui portait un turban, qui en réalité était français. Il y avait un chanteur populaire qui portait des blue-jeans et qui en fait était un prêtre, des sœurs protestantes, et un Iranien qui venait de Harvard. Il y avait un imam de la Grande Mosquée de Fès, et le Doyen du Collège de France de Rome".

Je crois pour ma part que jamais une expérience aussi incroyable n'a vu sa semblable ! elle marque sans aucun doute un rare moment de grâce dans l'histoire du Maroc, et probablement, dans l'histoire universelle ! Puisse-t-on retrouver dans un avenir prochain, grâce en particulier à la bonne volonté des participants ici présents, un tel esprit de partage culturel universel ! Que le mythe merveilleux de Toumliline reprenne vie un jour, c'est mon vœu le plus cher.



L'HOSPITALITE DE TOUMLILINE **COMME FERMENT DE DIALOGUE ENTRE LES CIVILISATIONS**

Driss Boulakhrif (Paris)

Je remercie les organisateurs qui m'ont permis, à travers cette courte intervention, de renouer avec la ville de mon enfance, où j'ai fait ma scolarité depuis le primaire à l'école européenne jusqu'au lycée Tarik en tant qu'interne en passant par le collège Atlas. Ayant été appelé sous d'autres cieux pour les besoins d'un parcours académique, puis pour des raisons professionnelles, je n'ai donc plus habité Azrou depuis fort longtemps, mais je me rends compte à présent que cette ville m'a habitée toute ma vie. En la retrouvant, je n'ai nullement besoin d'aller à la recherche de mes souvenirs d'enfance car j'ai l'impression qu'ils viennent eux-mêmes à ma rencontre. Je remercie également les organisateurs pour la pertinence du sujet qui me tient à cœur et qui porte sur Toumliline comme espace de dialogue. Certes, tout le monde s'accorde avec le recul que ce lieu d'échange s'est avéré extrêmement actif et enrichissant, et cela a été dit et redit à maintes reprises.

Mais, ce qui importe d'être mis en évidence, à mon sens, c'est que cette présence d'une abbaye bénédictine en terre d'islam a permis surtout aux moines chrétiens de regarder la société musulmane marocaine du dedans pour mieux approcher son âme, et, en même temps, elle a servi de révélateur d'un certain Maroc et de ce qui pouvait être possible à cette époque -là et à cet endroit-là. Ce regard croisé est en quelque sorte la reconnaissance de soi dans le regard de l'autre. Aussi, il s'avère évident que cette expérience des moines de Toumliline ne nous est pas entièrement étrangère car elle constitue, bel et bien, une page de notre histoire nationale, Elle mérite bien, à ce titre, d'être relue avec sérénité et surtout d'être portée à la connaissance du plus grand nombre de nos concitoyens surtout en cette période de raidissement identitaire.

L'hospitalité comme condition de dialogue

Notre sujet porte sur l'interaction entre hospitalité et dialogue des civilisations, à travers l'exemple de Toumliline. La civilisation est entendue ici comme un ensemble de valeurs, de normes et de traits culturels qui caractérisent un groupement humain. L'hospitalité, quant à elle, suppose nécessairement l'acceptation de l'autre et par conséquent aussi l'accueil de l'étranger. Le degré de civilisation d'un peuple se mesure à sa conception de l'hospitalité, Son défaut de sincérité est toujours source de préjugés, Ainsi, la guerre de Troie, la plus mythique de toutes les guerres, fut le résultat d'une violation de l'hospitalité.

Cette valeur universelle reste la condition sine qua non de tout dialogue humain. Elle donne un sens aux liens qui unissent les hommes. Elle est, en quelque sorte, consubstantielle à l'histoire de l'humanité. Déjà au temps d'Homère dans l'Iliade et l'Odyssée, les deux célèbres épopées qui sont au fondement de la littérature profane occidentale, Ulysse considérait l'hospitalité comme un signe de civilisation. Dans les récits bibliques, où l'accueil de l'étranger a toujours été un signe d'humanité, comme en témoignent les chênes de Mambré d'Abraham, qui restent à jamais le lieu mythique de l'hospitalité. Dans la civilisation musulmane, l'hospitalité revêt un caractère sacré puisqu'elle est érigée en injonction religieuse. Cette mémoire hospitalière du monde humain s'est quelque peu estompée dans nos sociétés contemporaines, mais, au Maroc, elle reste encore une exigence sociale très vivante.

Toumliline, un exemple d'hospitalité féconde

A l'Abbaye de Toumliline, les moines bénédictins nous ont offert un exemple d'hospitalité féconde. C'est grâce à la magie de l'hospitalité que l'espace de Toumliline a fait naître un dialogue multiforme dont l'écho a dépassé le cadre national. C'est à la fois : Un dialogue entre des personnes appartenant à des couches sociales très éloignées les unes des autres. Un dialogue entre cultures différentes que tout semble opposer à commencer par les croyances religieuses. Et enfin et surtout un dialogue civilisationnel entre orient et occident. Certes leurs œuvres caritatives ont revêtu plusieurs formes, mais pour ma part je garderai toujours en mémoire l'image de cette affluence humaine devant le dispensaire composée non seulement de sédentaires d'Azrou, mais aussi et surtout de transhumants aux conditions de vie précaires venant à pied ou à dos de mulet des contrées avoisinantes, comme Kharzouza, Habri Ougmès, Azaghar ou Tigrigra, pour ne citer que les plus importantes. Chacun y vient avec l'espoir de voir sa demande satisfaite. Ces gens-là n'ont pas laissé de traces, mais eux aussi ont fait l'histoire de Toumliline. C'est l'histoire par en bas, comme disent les historiens.

Pour les moines, l'accueil de ces indigents avait une valeur absolue car l'étranger était porteur d'une présence divine. Aussi, malgré leurs moyens limités en soins et en nourriture, les moines ont toujours répondu présent et ont prouvé à leur façon que le contraire de la misère, ce n'est pas la richesse, mais que le contraire de la misère, c'est le partage, comme l'a rappelé l'Abbé Pierre à la même époque. L'hospitalité de Toumliline fut exemplaire et j'en suis le témoin vivant puisque j'ai pu bénéficier de leur aide dès mon enfance grâce au Père Gilbert et le Père Charles. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours essayé de garder le contact avec une partie des Bénédictins que j'ai fréquentés de près. Mon seul regret c'est que ces moines ne soient pas présents ici pour leur témoigner de vive voix ma gratitude et ma reconnaissance, en tant que musulman, car les Bénédictins de Toumliline n'ont pas essayé de propager leur foi par le biais des œuvres caritatives. Pour eux, la meilleure façon de servir Dieu passe nécessairement par la charité et la compassion envers les autres.

Une question reste encore posée sur le secret de cette réussite des moines

Devant un tel succès, nous sommes en droit de se poser la question sur le secret de réussite de l'expérience des moines de Toumliline. Pour ma part, je répondrai sans hésitation aucune que ce qui a rendu possible cette expérience c'est le choix d'un pays hospitalier comme le Maroc. Ce pays offre, mieux que bien d'autres, la spontanéité et la générosité de l'accueil ainsi que la faculté de créer des liens amicaux.

Les enseignements à tirer de cette expérience réussie

Tous ces personnages nous ont quittés et ne sont plus parmi nous. La présence des moines de Toumliline au Maroc elle-même fut brève et ne s'est pas répétée. Faut-il pour autant l'enterrer en l'effaçant de nos mémoires ? Certes, l'histoire ne se répète pas, mais elle peut être le moteur d'une action nouvelle. C'est pourquoi il nous a paru utile de convoquer l'expérience de Toumliline qui s'est avérée extrêmement riche et édifiante sur le plan humain et spirituel afin de s'en inspirer et d'en tirer quelques enseignements essentiels.

Le premier enseignement concerne le dialogue interreligieux

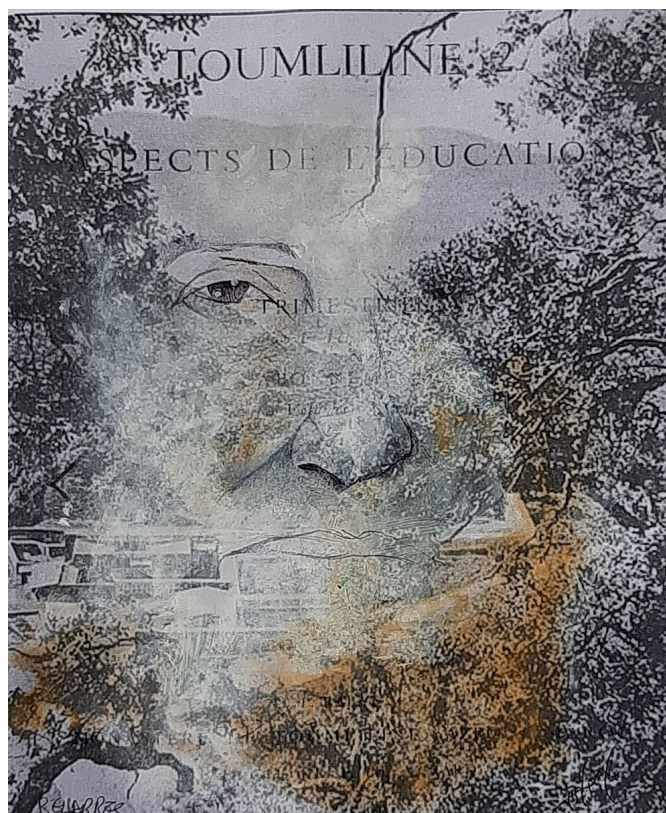
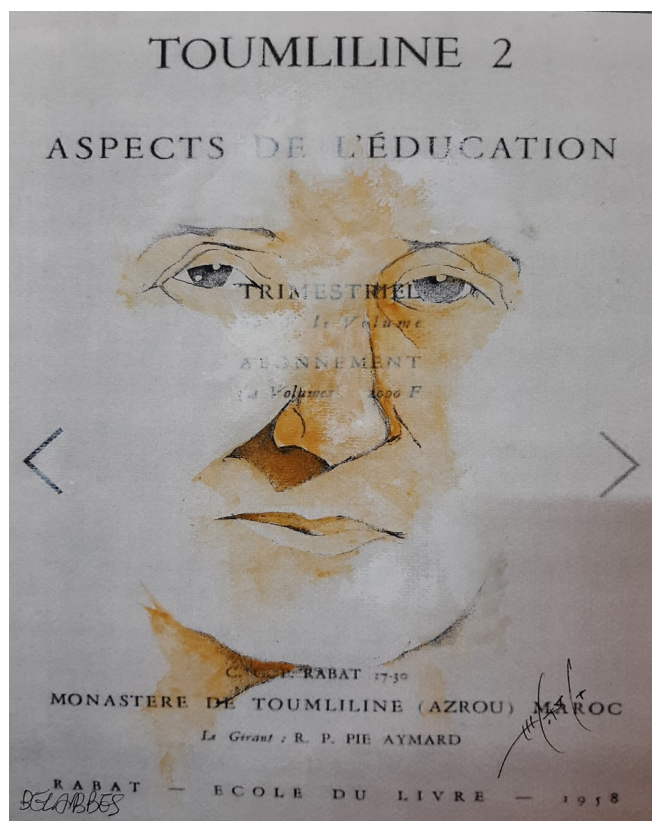
Dans l'espace de Toumliline, toutes les religions avaient leur place, et ainsi, un début de dialogue interreligieux a pu avoir lieu.

A présent, le défi qui reste en permanence d'actualité est incontestablement celui du dialogue entre les musulmans et les chrétiens et à travers eux, avec toutes les autres croyances. Il faut tourner la page du mépris et du rejet, et ouvrir une nouvelle page faite de bienveillance et de respect mutuel.

Le deuxième enseignement concerne notre rapport à l'altérité

Quand on se trouve en contact avec l'altérité, on a peur de l'altération. Pour les gens de ma génération qui ont passé leur enfance à Azrou, le contexte pluriel du Moyen Atlas qui était un creuset dans lequel se retrouvent plusieurs cultures a eu un effet structurant sur notre rapport à l'altérité. En évoluant quotidiennement dans un tel contexte, nous avons acquis une vision positive de cette diversité humaine et du pluralisme religieux.

En conclusion, Il faut quand même rappeler que, dans tous les cas, l'universel n'est pas donné, Il exige un travail sur soi pour pouvoir trouver une place à l'altérité, Partout dans le monde, le vivre ensemble est désormais devenu une impérieuse nécessité surtout depuis l'apparition de nombreuses « diasporas », fruit de grandes migrations, qui remettent en question le fondement spatial des identités anciennes. Après la porte du Nord, c'est désormais la fenêtre du sud qui vient confronter tout le Maghreb à l'altérité du monde brisant ainsi l'illusion d'un entre-soi identitaire.



ESPRIT DES RENCONTRES INTERNATIONALES DE TOUMLILINE

Ahmed Serghini (CRMEF-Meknès)

On ne peut dialoguer sur l'esprit des *Rencontres Internationales de Toumliline* de manière claire, fructueuse et conséquente qu'à la lumière des circonstances et des idées qui ont présidé à la création du monastère lui-même. Mais faute de temps, je ne peux pas m'étaler sur ces circonstances dans le détail et je me trouve dans l'obligation de rappeler sommairement les faits chronologiques suivants:

Pendant l'après-guerre, le Vatican décida de prendre ses distances vis-à-vis du colonialisme et se déclara en faveur des mouvements de libération à travers le monde. Sa Sainteté le Pape Pie XII opéra de grands changements au niveau du paradigme de l'Eglise catholique et envoya des émissaires un peu partout dans le monde pour expliquer les nouvelles orientations du Saint Siège.

C'est alors que Mgr Lefèvre fut reçu par sa Majesté le roi Mohammed V et lui fit part de la volonté du Pape de "rapprocher le Christianisme de l'Islam".

C'est dans un contexte historique *extrêmement* tendu où les relations internationales et interconfessionnelles évoluaient en dents de scie que Toumliline et les Rencontres Internationales virent le jour : le Commandeur des Croyants Med V et le Souverain Pontife s'accordèrent pour créer un haut lieu de rencontres, de dialogue et de tolérance.

Quand on place ces rencontres dans leur contexte historique, on réalise mieux l'ampleur de leur importance et la valeur de leur originalité : elles ont eu lieu à un moment où l'humanité vivait sous l'emprise d'une mondialisation cruelle. En effet, on a mondialisé la guerre puis on a mondialisé la guerre froide, on a mondialisé des atrocités innommables, dont l'humanité subit, aujourd'hui encore, les sinistres séquelles et continue d'en porter les stigmates tant physiques que morales.

Ce qui revient à dire que les fameuses Rencontres Internationales de Toumliline ont surgi à un moment de l'histoire où des plaies douloureuses étaient toujours béantes ou pas encore suffisamment cicatrisées.

Et c'est dans cette atmosphère de globalisation empreinte d'heurts et malheurs de tous poils que les congrès de Toumliline stipulaient, contre vents et marrées, la mondialisation des valeurs jugées à l'époque philanthropes et idéalistes telles que la solidarité, l'amitié entre les peuples, la tolérance, l'équité, l'égalité de chances... en un mot, ces rencontres ambitionnaient d'œuvrer pour un syncrétisme des intelligences religieuses, culturelles, sportives, artistiques... en vue de créer un bien-être collectif.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les intitulés de ces conférences pour se rendre compte que les congressistes s'évertuaient à faire table rase de certains préjugés malintentionnés pour tenter de remettre les relations interconfessionnelles sur le rail du dialogue, de la tolérance et du vivre ensemble.

À la question d'André Malraux, cité dans *l'argumentaire* de cette activité "une civilisation c'est d'abord une religion avec quelques choses autour", Les congressistes de Toumliline rétorquèrent en posant la question autrement : "Qu'est ce qui empêche les religions d'être un vecteur du dialogue des civilisations?"

Gardons présent à l'esprit le fait que ces rencontres se déroulaient dans le monde laïcisé à l'extrême des années 60. Pourtant quand on parle de dialogue de civilisations les religions y

sont comprises de facto d'ailleurs même dans les pays les plus foncièrement laïques on est sommé de prêter serment la main sur une livre Saint lors des investitures dans des postes de responsabilité de haut niveau.

Par ailleurs, l'originalité de ces rencontres réside aussi dans le fait qu'elles ont beau avoir lieu dans un milieu monastique, leurs contenus et leur esprit n'étaient pourtant ni théologiques ni confessionnels. En effet, il n'était pas question de débattre du salut, de la rédemption, du libre arbitre, de la bénédiction, du purgatoire, du rachat etc... C'était plutôt des meetings académiques où les débats portaient sur la paix dans le monde, la bonne gouvernance, les droits de l'Homme, l'émancipation de la femme, les préoccupations de la jeunesse, le développement durable, la santé, l'éducation, les collectivités locales, la formation professionnelle, les perspectives socio-économiques et les modalités de gouvernance requises pour assurer une transition fluide dans les pays nouvellement indépendants.

Il suffit de jeter un coup d'œil même furtif sur les intitulés de ces Rencontres pour se rendre compte de leur portée prophétique : c'était une anticipation lumineuse sur des questions qui sont encore aujourd'hui d'une actualité ardente. et c'est là justement le propre de leur esprit, que des volontaires de bonne foi cherchent à réhabiliter aujourd'hui.

Au lieu des indépendances brutales voire sanguinaires, ces Rencontres plaidaient pour des interdépendances fructueuses, fluctuantes, sereines, fédératrices et susceptibles de porter les adeptes des différentes confessions à gérer intellectuellement leurs différends et leurs différences.

Mais gérer les différences ne signifie aucunement uniformiser la vision du monde pour le standardiser bien au contraire il était question d'amener les gens à percevoir le monde à partir de profils variés mais souples, perméables et respectueux des spécificités confessionnelles et identitaires des uns et des autres dans l'espoir d'apaiser les tensions et reconnecter l'humanité à des valeurs et des concepts communs et non communautaires en vue de créer un climat favorable à une pluralité culturelle et une sorte de biodiversité confessionnelle souple et conviviale.

Lorsqu'on parle aujourd'hui de la volonté de réhabiliter l'ancien monastère de Toumliline, c'est précisément l'esprit de l'état d'esprit qui régnait à Toumliline qu'on cherche à réhabiliter : il vrai qu'on ne pourrait le faire, qu'on ne saurait le faire, qu'en restaurant l'aspect physique, matériel du site, toujours est-il que ce sont plutôt ses manifestations immatérielles qui sont le substrat à la fois organique et spirituel qui fait l'originalité et de Toumliline et de l'initiative de réhabilitation pilotée par la Fondation Mémoires pour l'Avenir.

Autrement dit, c'est le rayonnement de Toumliline que la *Fondation Mémoires pour l'Avenir* ambitionne de faire rejallir et faute de quoi toute tentative de restauration du site n'est que peine perdue. Dans cet ordre d'idées, il faut reconnaître qu'on ne peut panser les plaies de l'ancien monastère qu'en repensant l'esprit des Rencontres Internationales dont la réhabilitation constitue la pierre angulaire du projet de la Fondation, qui compte, en compagnie de ses partenaires, verser de l'eau au moulin de ce patrimoine immatériel dont la réhabilitation permettra d'ancrer de nouveau l'esprit de Toumliline à la fois dans l'altérité et dans la postérité.

En outre, il est évident que la FMA ne projette pas de reproduire ces Rencontres en les calquant telles quelles mais envisage d'en adopter l'esprit en l'adaptant aux exigences de notre époque en connectant l'ex-monastère avec son entourage immédiat qui constitue son terreau et son biotope tout en apportant des retouches et des nuances qui tiennent compte des préoccupations, des aspirations et des potentialités de la société civile locale.

Le monastère fut hélas fermé sans avoir épuisé tout le potentiel qu'il avait promis. Des efforts incommensurables sont déployés aujourd'hui pour reprendre un relai enlisé pendant

plusieurs décennies dans les abysses de l'oubli et de la négligence mais il faut reconnaître que, malgré ces efforts, la grande partie de l'iceberg est encore sous l'eau et son immersion est largement tributaire de la disponibilité de la société civile locale d'adhérer pleinement et positivement d'une manière consciente et conséquente à ce grand chantier, tant il est vrai que l'esprit de Toumliline, c'est le bénévolat, le volontarisme, le sacrifice et bien entendu l'amour car lorsqu'on s'engage dans une initiative, quelle qu'elle soit, si le cœur n'y est pas ses chances de réussite sont minimes et sérieusement compromises. Adhérer à une idée, s'engager dans une cause et finir par lui appartenir puis être disponible à se sacrifier pour son accomplissement, telles sont les leçons que nous devons tous retenir des pionniers de Toumliline, de l'œuvre de ses moines, de l'esprit des Rencontres Internationales et surtout de la bonté et de l'altruisme de Madame Andrée Barbaro, grande dame, grande âme, charisme et figure emblématique de Toumliline à qui notre conférence est dédiée en guise de reconnaissance pour ses sacrifices, sa générosité et son dévouement.

Je tiens, avant de clore ma communication, à lancer un appel aux anciens de Toumliline ici présents pour leur dire : vous avez un rôle primordial à jouer pour la réhabilitation de cette mémoire dont vous faites viscéralement partie. Aujourd'hui Toumliline a besoin de vous, de votre savoir et votre savoir-faire, de votre dévouement, de votre amour, de votre fidélité à sa mémoire plurielle et à ses valeurs immatérielles...

En voyant aujourd'hui tout ce beau monde réuni dans cette salle, je me suis conforté dans la conviction que la réhabilitation de ce site n'est pas une chimère. J'ai la certitude que ce havre de la tolérance et du vivre ensemble peut compter sur vous pour qu'on redore ensemble son blason. Décidément, vous êtes les passeurs de cette mémoire, le joyau de sa couronne, le fleuron de son esprit, les témoins oculaires de sa grandeur, des jalons vivants et lumineux sur le chemin de sa réhabilitation.



L'ENSEIGNEMENT DE LOUIS MASSIGNON (1883-1962)

A TOUMLILINE (AOÛT 1957)

Gérard CHALAYE (Azrou, Maroc)

Louis Massignon fut surnommé *Le catholique musulman* par le pape Pie XI, en raison de sa foi catholique retrouvée à travers une découverte très particulière de l'islam.

Il serait trop long de détailler ici la façon dont l'écrivain mystique porte le *Maroc au cœur* depuis son voyage d'étude de 1904, jusqu'aux *Comités France-Maghreb* de l'indépendance. Qu'il nous suffise de rappeler que le savant est venu deux fois au monastère de Toumliline, en 1956 et 1957. En 1956, quelques mois à peine après l'indépendance du 2 mars 1956, pour parler de *La cité* qui fut le thème majeur des rencontres d'une sorte d'université d'été nouvellement créée.

Massignon s'y fait notoirement remarquer aux dires de tous les participants s'exclamant : « *Nous passons des moments d'union et d'élévation spirituelle extraordinaires grâce à l'arrivée de Monsieur Massignon. Il est très discuté pour ses positions, certaines outrances, mais vraiment, il faut le voir au milieu des musulmans et des juifs pour mesurer son ascendant. Il a un rôle de pacificateur absolument unique* » (BAALM, 18, 2005, p. 99). Son portrait y est bien dessiné en quelques mots : "élévation spirituelle indiscutable du personnage ; débat autour de ses opinions sur le soufisme et le christianisme qualifiées parfois d'outrances ; aspect fédérateur abrahamique des monothéismes juif, chrétien et musulman".

"L'éducation, c'est se moquer de l'éducation" (11/8/1957, MGV)

La question de *l'éducation* fait l'objet du thème fédérateur de l'édition de 1957, à l'initiative du prince Moulay Hassan. Participent toujours aux *Rencontres de Toumliline*, Musulmans, Juifs et Chrétiens. Juifs par exemple en la personne d'Emmanuel Levinas. Et Chrétiens, celle de Louis Massignon. A cette occasion, ce dernier, le *plus musulmans des catholiques*, a pleinement le loisir d'arpenter les ruelles du vieil Azrou à pied, tout à sa méditation sur le *Vrai omniscient*, et à son amour du terroir et de la sagacité amazighe. La leçon de Massignon prononcée lors de la session d'août 1957, consacrée à l'éducation, résonne encore comme un message de paix. Nous allons maintenant expliquer la phrase paradoxale que nous avons inscrite en titre ci-dessus.

C'est que Louis Massignon dédie sa thèse *La Passion de Husayn Ibn Mansûr Hallâj*, en latin, à *Hâjj 'Alî-Ibn Nu'mân Alûsî* (1922) et RP. *Karolo Alberico de Foucauld* (1916) (PH). Avant d'ajouter : *Je dois isoler à part sur la longue liste de confrères orientalistes et philosophes, le nom d'Ignace Goldziher* (MGV). Sa conférence de l'abbaye bénédictine de Toumliline du 11 août 1957 rend en effet hommage à *trois des maîtres qui l'ont aidé à se former dans sa jeunesse et ont ainsi guidé sa vie* : *Ignaz Goldziher, le Shaykh hajj 'Alî 'Alûsî et le Père Charles de Foucauld* (MGV) [figures d'un savant juif Ignace Goldziher, d'un érudit musulman Hajj'Alî Aloûsî, et d'un martyr catholique Charles de Foucauld]. Elle est reproduite dans la revue *Horizons maghrébins* 14-15, 1989, p. 155-160, sous le titre *Les Maîtres qui ont guidé ma vie*. Certes l'auteur aurait pu choisir beaucoup d'autres intercesseurs, tels que Huysmans, Mary Kalil, Claudel, Maritain... Il est donc évident que ce choix ne doit rien au hasard, ayant pour but de rassembler symboliquement parmi ses maîtres, un juif, un musulman, un chrétien.

Daniel Massignon précise que son père Louis *commence par un exposé critique des méthodes d'éducation utilisées en orient et en occident, méthodes qu'il juge basées sur un certain mépris du fort pour le faible, et sur la contrainte et la violence plutôt que sur la compréhension (MGV)*. Le style de la conférence est d'une oralité confinant souvent avec une improvisation qui n'est pas sans en faire un écrivain très original (originel ?).

Le Savant juif, Ignace Goldziher

Au X^{IV}e congrès des orientalistes d'Alger (1905), l'étude de Louis Massignon sur Léon l'Africain attire particulièrement l'attention du grand islamologue hongrois Ignaz Goldziher. Dès lors, les deux savants ne cesseront plus leur fréquentation érudite et amicale. C'est le cas en 1908, au X^Ve congrès des orientalistes de Copenhague. C'est le cas aussi de 1909 à 1910, à l'université Al-Azhar du Caire. Et enfin de 1912-1913 à l'occasion d'un second séjour. C'est pourquoi parmi ses maîtres, notre écrivain atteste que *le premier fut Ignace Goldziher. Ignace Goldziher était un grand savant juif de Budapest, un homme qui pensait que toutes les civilisations sémitiques doivent s'unir. Il était tout à fait pour la langue arabe, pour la transmission chez les juifs de la civilisation comme au Moyen Age (MGV)*. La capacité à fédérer les trois croyances monothéistes abrahamiques est ainsi citée comme qualité dominante, unie à une très grande liberté de penser sans limites.

Cet homme m'a trouvé occupé, incroyant et laïc comme je l'étais à ce moment-là, d'un cas bizarre : d'un mystique musulman dont les phrases m'avaient frappé. J'avais été surpris par certaines phrases de mystiques musulmans qui par cela même qu'elles étaient extratemporelles, entraient dans la vie comme des flèches (MGV), poursuit l'auteur, bien conscient de sa propre position anticonformiste sur le plan universitaire, et qui l'avait amené à étudier un mystique musulman à la grande commisération de la plupart de mes collègues qui déclaraient que je ne ferais aucune carrière parce qu'on ne s'occupe pas d'un mystique quand on veut être professeur d'université, ce qui n'était pas du tout mon sentiment (MGV).

Loin d'être une postulation uniquement académique, celle de notre écrivain est en effet existentielle : *Parce que je voulais trouver la vie, la comprendre et comprendre ce que c'était que le monde musulman ; j'étais allé deux fois en pays musulman, je m'y étais battu, je m'étais disputé, on m'avait tiré dessus. Je voulais les comprendre autrement qu'en leur tirant dessus. Ils m'avaient aussi tiré dessus des flèches en arabe ; ce qui m'avait conquis. Alors je me suis occupé de ces phrases (MGV)*.

Le rôle de Goldziher a été de l'encourager par la douceur et par la persuasion, sans aucune contrainte ni violence intellectuelle : *Il m'a dit : Vous êtes dans la bonne voie ; c'est moi qui corrigerai les épreuves de vos livres. Il était au sommet de la science internationale ; et moi, j'étais un débutant. Je peux donc l'appeler un maître, parce qu'il n'a jamais essayé de procéder par force et par violence [...]. Parce qu'il savait très bien que les jeunes sont orgueilleux, impossibles à mener, s'il ne me prenait pas tout doucement comme cela (MGV)*. La méthode de Goldziher est donc une non-violence gandhienne : *C'était sa méthode d'éducation (MGV)*.

L'érudit musulman, Hajj'Alî Aloûsî

En 1908, Hadj'Ali Alussy (autrement orthographié) réside dans le vieux quartier arabe de Haydarkhaneh à Bagdad. Savant hanafite (avec son cousin wahhabite Shukri) il a placé ses centres d'intérêt intellectuels et spirituels loin du soufisme. *D'abord méfiants envers ce jeune homme étranger, incroyant de surcroît, ils (Ali Ala ad-Din al-Alüsî et son cousin Mahmûd al- Alüsî) lui offrent l'hospitalité (MGV)*. Ils lui ouvrent leur résidence de Dar Hamd Agha, mais aussi protection, se portant garants devant les autorités ottomanes, ils se lient d'amitié (MGV), s'entretiennent quotidiennement avec lui en arabe.

Massignon portant alors des habits arabes est en butte à l'hostilité des autorités françaises

s'indignant qu'il ait acheté ou loué une maison arabe dans un quartier perdu, se promène en babouches et en fez, ce qui est profondément ridicule (MGV). Les deux cousins le conseillent et l'informent sur les questions topographiques et les sources hallâgiennes, mais surtout lui offrent leur hospitalité, ainsi qu'il le reconnaîtra encore en 1961 : *Je dois le dire et ce sont des Arabes qui m'ont appris cette religion de l'hospitalité, il y a quarante de cela, arrêté en danger de mort, dénoncé comme colonialiste. Mais j'étais l'hôte et j'ai été sauvé ; après trois jours, par respect de Dieu, de l'Hôte (MGV).*

Conclusion du conférencier : *Le second maître que j'ai eu était un Arabe, un musulman de grande famille à qui j'avais fait un coup pendable. J'étais arrivé à Bagdad pour étudier ce mystique, Hallâj, et j'ai vu que je ne pouvais rien faire, parce que l'étranger c'est l'ennemi [...]. Donc il n'y a aucun espoir d'avoir avec les musulmans de Bagdad toute espèce d'intimité. Alors j'ai joué le tout pour le tout. Je me suis présenté chez cet homme qui était un homme extrêmement estimé (MGV).*

Cette fois, le coup de force éducatif relève du domaine de l'hospitalité islamique et abrahamique : *Un beau jour, je me suis présenté chez eux avec les livres que j'avais écrits qui les mettent en boule, parce que les livres que j'avais écrits étaient des livres sur la mystique. Et je leur ai demandé de ma prendre en charge comme hôte. J'avais joué et gagné. Parce qu'il y a une chose dans la vie humaine, il y a une chose dans l'éducation, c'est l'hospitalité. Mais ils commencés à se méfier de moi ; ils ont dit : Pourquoi cet homme-là veut-il vivre dans le quartier musulman ? (MGV) ?*

Ce que lui a appris Hadj'Ali Alussy est que l'hôte de Dieu, quel qu'il soit, est sacré, et que toute éducation doit mettre en avant cette valeur essentielle : *J'ai été fait prisonnier, considéré comme espion, condamné ; et on a fait appel à lui. Il a été obligé de marcher ; il ne pouvait pas ne pas me sauver, puisque je lui avais demandé d'être son hôte, et qu'il avait douté du sentiment qui m'avait porté à être son hôte. Ce jour-là, j'ai vu le fond même de l'éducation de l'homme qui est de traiter l'étranger comme son hôte quand il est désarmé. J'étais désarmé (MGV).*

L'éducation s'exerce d'un point de vue paternel, *le sens paternel, et plus que paternel, paternel spirituel que j'ai compris par cet homme (MGV)*, d'autant plus, ajoute Massignon, que j'étais pour lui une occasion de gêne ; *car il n'était pas partisan de la mystique musulmane. Mais j'étais son hôte. Il me prenait tel quel et il essayait de me faire aboutir à mon destin. Ce n'est pas comme ces parents qui veulent à tout prix que leur fils soit officier ou juge ou président de tribunal ou je ne sais quoi d'autre (MGV).*

Comme pour Goldziher, il n'y a ici nulle coercition : *Il a essayé de voir... J'étais venu me poser sur le coin de son toit comme un oiseau bizarre venu d'ailleurs. Et bien il n'a pas essayé de m'appivoiser. Mais il m'a alimenté le temps où il n'y avait d'autre endroit où je puisse boire quelque chose de très pur qui était la doctrine musulmane, comme il la comprenait de tout son cœur. Evidemment il pouvait essayer de me convertir, mais si peu (MGV).* Est-on encore dans le domaine de l'éducation ? : *Ce n'est plus tout à fait de l'éducation. Mais si tout de même, je le crois. D'être le maître avec toutes ses imperfections que je vous ai discrètement indiquées. Et c'est lui qui m'a le plus profondément compris, dans la pureté de mon mouvement vers ce sujet que je voulais étudier. Je ne dis pas que je ne sois jamais devenu maître ; je ne suis pas maître (MGV).* C'est ainsi de l'éducation par l'exemple vivant.

Le martyr catholique, Charles de Foucauld

Louis Massignon a été un grand lecteur de *Reconnaissance au Maroc (1883-1884)*. Les deux hommes se sont très tôt reconnus dans leur admiration réciproque pour l'islam, notamment en 1904 lors du voyage d'étude au Maroc à propos de Léon l'Africain. En 1906, il fait remettre son mémoire par l'entremise de Lyautey, avant la rencontre "physique" avec Charles de Foucauld en 1908 et 1909. Le 20 avril 1908 à Paris, ils se trouvent tous deux prosternés contre les dalles froides du Sacré-Cœur. Le 8 septembre 1908, Foucauld lui propose même de devenir son adjoint et son successeur dans son œuvre au Hoggar algérien. De 1910 à 1916, nous pouvons parler d'une véritable filiation spirituelle dans la perpétuation de l'œuvre.

Tout cela encore, *c'est le détour par l'islam (MGV) : Le dernier maître. C'est sous une forme très particulière, sous une forme française. Néanmoins je ne peux pas dire qu'il n'ait pas été mon maître (MGV). Forme très particulière consistant à le défendre contre l'accusation de colonialisme et d'espionnage : Quoique j'aie dit que je le renierais si l'on me prouvait qu'il était un espion. C'était mon très cher ami Charles de Foucauld. Nous avons en ce moment-ci des gens qui ne sachant comment faire pour justifier leur politique en Afrique du nord, vont chercher des phrases de cet homme qui sont en effet des phrases coloniales, de l'époque coloniale, pour dire qu'actuellement il se conduirait en Algérie comme se conduisent certaines autorités de l'ordre (MGV).*

En tant que son héritier spirituel, Massignon se place sur un autre plan que celui de la politique et de l'histoire car écrit-il, *je l'ai connu au-delà de ce que peut être la connaissance mondaine car j'ai été son héritier. Non pas que je le désire, non pas que je le veuille ; mais parce qu'il me l'avait demandé, parce que Dieu le lui avait demandé. Sans espoir pour moi, puisque je ne pouvais revendiquer ce rôle. [...] Alors je suis obligé de le défendre quand on dit que c'est un homme qui a voulu apprivoiser les musulmans pour en faire des chrétiens (MGV).*

Selon le conférencier, le christianisme ne saurait se défendre par les conversions, encore moins coercitives ou forcées : *Des mensonges qu'on veut nous faire pour notre pays ou quelque chose comme ça sous prétexte de défendre la civilisation chrétienne contre la civilisation musulmane. Dieu connaît la trace de la fourmi noire sur la pierre noire dans la nuit noire (MGV).*

En quoi notre écrivain a-t-il alors été éduqué par Foucauld ? Pas sur un plan institutionnel mais sur un plan spirituel : *Cette chose extrêmement profonde : l'invisible ; cette chose de la spiritualité sous la forme la plus dénuée, c'est cela que Foucauld m'a appris. Il est mort par terre... j'ai été prié toute une nuit à Tamanrasset, et j'ai très bien compris sa mort. Il n'est pas mort comme un soldat d'une civilisation contre une autre ; il n'est pas mort même tué par la guerre sainte. Il avait je dirais même, facilité sa mort à ses adversaires pour qu'ils n'en aient pas de péché (MGV).*

Voilà comment nous pouvons enfin comprendre notre paradoxe de départ qu'il y a quelque chose dans l'éducation qui est plus que tout, c'est se moquer de l'éducation. De même que la philosophie, comme disait Pascal, c'est se moquer de la philosophie. Charles de Foucauld m'a légué précisément cet exemple-là. Je ne dirais pas de manquer ma mort, mais de ne pas en faire une espèce de preuve (MGV).

Références

Toutes les citations internes de Louis Massignon sont tirées de :

Les maîtres qui ont guidé ma vie, titré, présenté, annoté par Daniel Massignon, Occident musulman, Louis Massignon, homme du dialogue des cultures, Horizons maghrébins – Le droit à la mémoire, Année 1989, 14-15, pp. 155-160, complète le recueil *Toumliline 1 (Principes d'éducation)*, 1957, noté (MGV).

La Passion de Husayn Ibn Mansûr Hallâj, Tel, Gallimard, Paris, 1975, noté (PH)

JILALI GHARBAOUI, UN ARTISTE CHEZ LES MOINES

Mohammed Rochdi

(Docteur ès Lettres et Sciences Humaines et critique d'art, Université de Fès)

Notre réflexion porte essentiellement sur l'œuvre de Jilali Gharbaoui à Toumliline. Ce Monastère érigé à quelques kilomètres de la ville d'Azrou était un haut lieu de tolérance, de dialogue interreligieux et civilisationnel, un havre de paix et de dialogue civilisationnel à une époque où le fanatisme religieux, l'intolérance et le clivage avaient aveuglé l'être humain.

C'est lors de l'été 1957 que l'artiste marocain Jilali GHARBAOUI rencontre le bénédictin Dom Denis Martin, qui l'invite à découvrir le monastère de Toumliline et d'y animer des ateliers de peinture. En arrivant à Toumliline, Jilali n'imagine pas que ce sera son adresse personnelle, un espace de survie et d'apaisement dont il devient le pensionnaire régulier et apprécié. Au fil du temps, il est devenu un habitué de Toumliline. Il y est retourné plusieurs fois.

Mais, que connaissons-nous de Jilali Gharbaoui ? Le nom de famille de l'artiste signe son appartenance symbolique à l'Occident (*EL Gherb*), point cardinal dans le parcours de l'artiste. Quant à son enfance, Gharbaoui n'en parle presque jamais, même pas à ceux qui l'ont côtoyé de très près, ni à Karim Bennani qui l'a rencontré à Fès (Karim BENNANI et Jilali Gharbaoui étaient les seuls marocains inscrits à l'Ecole des Beaux-arts de Fès à l'époque du Protectorat français), ni à Mohammed El Meleh (Il avait rencontré Mohammed EL MELEHI à Rome, lors de sa résidence à l'Ecole des Beaux-Arts de Rome) avec lequel il a passé une année en Italie. Tous ceux qui le connaissent rapportent qu'il ne dit rien sur son passé et qu'il n'évoque jamais sa famille. Néanmoins, on sait tous que son père a quitté la famille sans laisser de trace et sa mère est morte pendant son enfance. Devenu orphelin, il est recueilli par un oncle à Fès avant qu'il ne l'abandonne dans un orphelinat. Gharbaoui n'en parle que tardivement, au Dom Denis Martin lors de ses deux séjours à Toumliline.

Dès lors, certaines questions s'imposent : Qu'est ce qui pourrait lier Jilali Gharbaoui au monastère de Toumliline ? Que constitue son séjour à Toumliline dans son parcours artistique ? Et qu'est ce qui caractérise les œuvres artistiques issues de cette expérience ?

C'est à la lumière de cet ensemble de questionnements que nous essayerons de présenter l'œuvre de cet artiste. Nous mettrons l'accent plus particulièrement sur une série d'œuvres que l'artiste avait produites pendant son séjour à Toumliline, il s'agit plus précisément de la série l'envol des Cigognes.

L'envol des cigognes

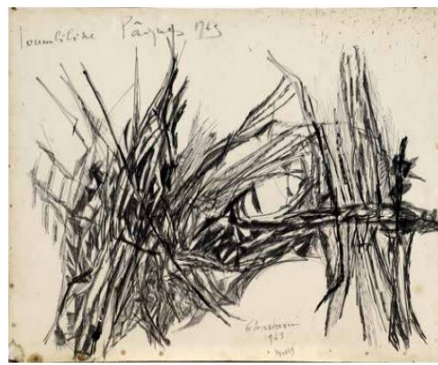
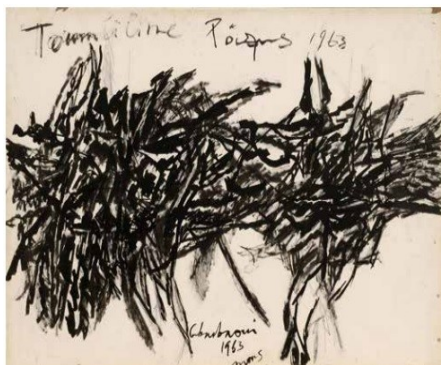


Figure 1

En 1963, Jilali Gharbaoui avait entamé une série de travaux intitulée *L'envol des Cigognes*, réalisée à Rabat puis poursuivie au Monastère de Toumliline comme en témoigne

l'inscription *Toumliline Pâques, 1963 (figure1)*. C'est une année importante sur le plan affectif de l'artiste puisqu'il rencontre la femme de sa vie Thérèse Boersma, une Hollandaise qui suivait des cours de psychologie. Ils se sont croisés à Paris, ils se sont aimés puis se sont retrouvés à Toumliline cette année-là.

Il s'agit, en effet d'une série d'œuvres sur papier mettant en exergue la gestualité et l'automatisme de l'artiste, ce qui implique une technique de dessin rapide et intuitive sans réflexion préalable.

On suppose que ces dessins représentent un ensemble de plumes ébouriffées, de becs et de nids dévastés, des oiseaux en train de se battre ou de détruire leurs nids. Les dessins sont décrits comme étant principalement réalisés à la mine de plomb ou à la gouache ce qui renforce l'effet de mouvement et d'action dans les dessins tout en créant une sensation de désordre.

D'après la description fournie, les dessins paraissent comme des représentations dynamiques et expressives transmettant un sentiment d'énergie et de mouvement, accentué surtout par l'enchevêtrement de lignes audacieuses. Dans l'ensemble, il s'agit de dessins très expressifs et dynamiques représentant des scènes de conflit aviaire avec une technique très suggestive et dynamique.

Mais, au-delà de ces impératifs techniques, qu'est-ce qui pousse Jilali Gharbaoui à s'intéresser à cet échassier migrateur et que donne à voir cette série sur l'œuvre de l'artiste ?

Dans ce sens Il nous semble intéressant de savoir l'importance de la cigogne dans la culture populaire marocaine et les croyances associées à cet oiseau majestueux. Le fait que la cigogne soit appelée "*Belarej*" ou "*Belaarej*" en raison de son habitude de se tenir sur une seule jambe est très significatif. La cigogne est également considérée comme un symbole de prospérité et de bonheur familial dans la tradition orale marocaine. La présence d'une cigogne qui vient nicher sur un toit est considérée comme un bon présage, ce qui montre l'importance que les gens attachent à cet oiseau.

Selon d'autres versions de la légende, ce ciconiiforme était autrefois un juge ou un enfant enlevé par une sorcière, son retour au nid était censé signifier le retour de l'enfant perdu. Ces histoires reflètent les croyances et les valeurs de la société marocaine et montrent comment la nature et les animaux peuvent être utilisés pour transmettre des messages et des leçons.

Dès lors, peut-on dire que le retour de Jilali Gharbaoui à Toumliline pourrait-être compris comme une métaphore du retour de l'artiste-enfant perdu au foyer familial ou plutôt d'une volonté du peintre de chercher une nouvelle naissance, une renaissance ou une résurrection ? Il est possible d'interpréter le séjour de l'artiste à Toumliline comme une métaphore du retour à l'enfance ou "foyer" où l'artiste peut retrouver l'inspiration et la paix intérieure. Tout comme la cigogne qui parcourt des millions de kilomètres à la recherche de la chaleur et de la lumière, Jilali Gharbaoui a toujours été en voyage à la recherche de nouvelles sources d'inspiration et d'expression artistique.

La cigogne, on le sait tous, est un oiseau migrateur qui parcourt des millions de kilomètres durant sa vie du nord vers le sud à la recherche de la chaleur et de la lumière. La vie de l'artiste n'était-elle pas un voyage incessant et sans repos entre les deux rives de la Méditerranée ? Son parcours n'était-il pas une quête permanente de la lumière ? Ce sont-là des questions naïvement posées, mais qui pourraient, nous aider à comprendre davantage cette série de dessins réalisées par Jilali Gharbaoui à Toumliline.

En fin de compte, les dessins réalisés par Jilali Gharbaoui à Toumliline peuvent être interprétés de différentes manières, en fonction de la sensibilité et de l'expérience de chaque spectateur. Cependant, la métaphore de la cigogne et de son voyage migratoire peut certainement être considérée comme une source d'inspiration pour comprendre les thèmes et les

motifs présents dans ces dessins.

Il est certain que la peinture de Gharbaoui était sa langue maternelle. Elle exprimait cette *pensée autre* dont parle Khatibi. Gharbaoui était un peintre-poète, un visionnaire ; il incarnait à travers sa peinture une dimension autre que celle connue par ses contemporains. Son œuvre, loin d'être figée dans un cadre spécifique, se métamorphose ; elle est hybride et en même temps insaisissable d'où son caractère, parfois, incompréhensible. Finalement, l'art est souvent ouvert à l'interprétation et la compréhension de l'œuvre d'un artiste peut varier d'une personne à l'autre. Cependant, pour ceux qui sont capables d'établir un rapport avec le langage visuel de Gharbaoui, son art peut leur offrir une expérience sensorielle profonde.



JILALI GHARBAOUI

Traversée lumineuse dans l'élévation

M'barek Housni (Ecrivain, poète et chroniqueur d'art)

Le titre ci-dessus n'est guère avancé pour faire plus savant, ni pour une quelconque fanfaronnade qui n'a pas lieu d'être. Il s'est imposé comme d'emblée, après une courte méditation remémorative à propos de la vie et de l'œuvre de Jilali Gharbaoui à Tioumliline. Par in beau hasard fait de circonstances, entre des bonheurs éphémères (études d'art très brillantes, vies nocturnes et enflammées à Paris, reconnaissance de son talent unique ..) et des malheurs intenses (orphelinat, enfance meurtrie, suicides, incompréhensions fortes déceptions diverses..), il y est arrivé, fut accueilli chaleureusement, assisté dans son désir de peindre par les frères bénédictins.

C'est une traversée qui vaut comme franchissement (géographique et mental) illuminé tout en étant lumineux, car apportant un répit salutaire favorable à la création, chose qui ne peut s'accomplir que lors d'un voyage qui est élévation (montagne) au sens baudelairien du terme (voir poème du même titre), là où le poète « sillonne gaiement l'immensité profonde » pour (se) "purifier dans l'air pur » et au sens religieux du terme, ce geste bien connu des prêtres et des fidèles.

Jilali Gharbaoui à Tioumliline a pu vivre cette expérience spirituelle, et a pris le chemin, lui, le profondément meurtri. Il a touché le salut, et cela, ses œuvres de l'époque le montrent clairement. En plusieurs temps, en différents corpus d'œuvres qui sont autant d'expériences vécues et rendues par le moyen de l'art. Elles sont à notre avis au nombre de trois.

L'expérience de l'installation

Œuvres qu'on pourrait qualifier de paisible, calme, où le geste - la marque de Jilali Gharbaoui est absente. On est face au peintre qui rend compte, à la manière d'un journal, du lieu, de la beauté qui l'a touché. Marquer le passage et la surprise. Y dominent les montagnes, puis les palmiers et d'autres arbres. Le monastère en bas, à gauche, rendu comme en un aperçu, mais avec une couleur claire, représenté en blanc. C'est tout un symbole.

Ce sont des tableaux figuratifs, où on sent une certaine tendance impressionniste, le flottement des éléments en moins. Car pris dans la lumière éclatante du jour, qui répond à l'éclat des couleurs choisies, celles de la joie, du lyrisme. Fidèlement à l'impressionnisme, le sujet artiste déclare sa présence de la manière la plus singulière qui soit : les montagnes sont vertes. Nulle aridité ici, nulle nudité. Le choix du vert dénote une plénitude criante. Il y a bout large d'un ciel d'un léger bleu transparent et clair parce que illuminé lui aussi, mais comme qui dirait « naturel ». Tandis que la lumière du vert de la montagne est dictée par une lecture personnelle, celle de l'artiste. Il y va de vie, du vital. Telle une reprise du goût à la vie, au lendemain d'un contact imprévisible, d'où est issu un heur dont l'âme n'avait pas fait connaissance auparavant. Cette dernière s'est traduite par une représentation de la découverte de la nature dans son étendue et ses effets.

L'identification

Le vert sera usité aussi dans le tableau de la crucifixion, dans la moitié du tableau. Là, on n'est plus dans ce qui s'apparente à l'impression. Mais dans un certain expressionnisme générique, capté pour un emploi voulu. C'est l'intérieur de Tioumliline qui est mis en œuvre, reconnu (reconnaissance). Un vert contrebalancé, appuyé par un bleu unique dans l'autre moitié

du tableau (lui aussi vital) en un équilibre judicieux, éloquent, «imposé", ici aussi, par la présence du Christ crucifié. Quelle belle représentation de la part d'un musulman, cette intériorisation de l'image inspirée sûrement par les longues journées passées dans le monastère ! Le Christ est habillé de blanc, côté torse. La part corporelle du prophète est rendue par la tête et les jambes d'un jaune rouge, séparée par deux traits, un blanc et un noir. Le Christ qui est homme, est écartelé et habillé de blanc, ce qui est nouveau, inhabituel. Il est, en plus, entouré de deux ronds concentriques de part et d'autre, comme deux yeux à la pupille rouge/jaune, enflammée. Si on se réfère à la symbolique des couleurs, le Christ serait associé ici à la renaissance (vert), à l'apaisement (bleu), au blanc (pureté) qui suscitent l'ébahissement. Ce qui nous emmène à se poser une question de taille. Est-on sûr que c'est le Christ qui est représenté et non l'artiste s'y identifiant, dans sa souffrance de crucifié ? ! On y croit fort, car il n'est pas vu comme cela devrait l'être, suivant l'imagerie chrétienne. Jilali Gharbaoui s'empare de cette dernière et y imprime sa souffrance personnelle, sa souffrance humaine. Il nous est permis de nous souvenir des propos de Van Gogh, le grand écorché, qui avait dit : « j'ai cherché à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines ».

Le retour de ce qui est inscrit

Le troisième corpus de tableaux créés par Jilali Gharbaoui, montre la marque singulière de l'artiste, cet apport connu et reconnu, sa touche personnelle en art : le gestuel. Deux toiles de Tioumliline le montrent clairement, signées et datées. Lieu et date indiqués à même le tableau. Noir sur blanc. Un travail à l'encre noire. Ce sont ces fameux traits légèrement incurvés, pliés aux deux bouts, se suivant, se chevauchant, se croisant, dans une double direction, bien déterminée. C'est de l'abstrait parfait, même s'il dénote dans la forme/le résultat final une ressemblance avec des cicatrices. Des griffures et des hachures. Lignes seules ou faisant tache. Des parenthèses irrégulières ouvertes qui se font face, qui entourent un œil, circonscrivent un œil, lorsqu'elles leur arrivent de se croiser frénétiquement.

C'est une œuvre datant la souffrance, la profondeur d'un état où se sent le besoin d'extérioriser par le geste apparemment sans signification donnée un grand mal. Le contraire d'une calme et apaisante élaboration création artistique. Gharbaoui a répondu en vingt ans, à ce que son corps éprouve et qui tiraille son âme. C'est certainement le contraire d'une œuvre de paix, vécue en un court instant, comme on peut le soupçonner.

L'artiste par lui-même

Ainsi, à Tioumliline, il y a pour Jilali Gharbaoui, imprégnation après la découverte du lieu, puis l'identification après les temps de l'installation (l'artiste a fait plusieurs séjours dans le monastère) et enfin le retour à soi/vers soi. L'artiste a pris sur lui d'être le miroir par où passaient les effets du regard aigu jusqu'à en être enflammé intérieurement, qui par là même, striaient son âme d'abord, et son corps par la suite.

Jilali Gharbaoui n'est qu'artiste. Il n'est rien que cela. En dehors de l'art, il n'y a rien qui lui donne à lui, l'homme (et tout homme évidemment), ce caractère humain qui peut le mettre et le remettre debout. Il est l'exemple de l'artiste qui trouve son pendant dans l'art, au risque de l'effacement total. En créant de la sorte, il a fait sa traversée en lumière toujours s'élevant, s'éloignant jusqu'à ne plus donner de contours aux êtres et aux choses. Comme c'est le cas pour tous les génies en arts plastiques. Et c'est beaucoup !

Etude

JEAN ADAM (1874-1968) ET SON APPROCHE ECOLOGIQUE

JEAN ADAM, HAUT FONCTIONNAIRE COLONIAL DE L'AGRICULTURE

René TOURTE* et Christian FELLER**

(*) Tourte R., agronome, IRAT, CIRAD.

(**) Feller C., pédologue, UMR Eco&Sol, Univ. Montpellier, CIRAD, INRAE, IRD.

Un haut fonctionnaire - Jean Adam -, ingénieur en chef de l'agriculture au ministère des Colonies, professeur à l'École nationale supérieure d'agriculture coloniale, publie en septembre 1937, un article, de douze pages, intitulé « De l'écologie agricole à l'écologie coloniale ». Titre étonnant pour l'époque, avec un article qui insiste sur l'importance et la nécessité des recherches et de l'enseignement de l'écologie appliquée à l'agriculture coloniale. L'article est aussi un discours prémonitoire sur ce que devraient être (i) les relations entre populations « européennes » vivant aux colonies et les populations « indigènes » présentes si on estime que l'écologie doit viser au « mieux-être matériel et moral » de toutes les populations, et (ii) comment participer au développement de ces pays sans mettre en considération les seules productions d'exportation.

Cette étude est organisée en trois parties : (i) une biographie de Jean Adam, agronome-enseignant pour des ingénieurs se préparant à une carrière outre-mer, (ii) la reproduction l'article original de J. Adam, (iii) une analyse et commentaires dudit article.

Éléments biographiques sur Jean Adam

Jean Baptiste Joseph Adam (16 fév. 1874 – 14 oct. 1968) a été, tout au long d'une bonne première moitié du XX^e siècle, une des figures de proue de l'agronomie française œuvrant pour le développement rural des Territoires africains alors sous administration française, avant leurs indépendances de 1960. Bien que certains de ses écrits soient à juste titre cités dans les bibliographies de cette époque, sa personnalité, ses responsabilités, ses fonctions sont déjà oubliées malgré une longue vie de 94 ans. L'un des auteurs de cet article (RT) fut son élève en 1945-1946, à l'École supérieure d'application d'agriculture tropicale (Esaat), devenue Centre national d'études agronomiques des régions chaudes (Cnearc), puis Institut des régions chaudes (IRC) de l'Institut agro Montpellier.

Aîné de huit enfants d'une famille de cultivateurs limousins, Jean Adam réussit en 1896 le concours d'entrée à l'Institut national agronomique de Paris. À sa sortie de l'Agro, Jean Adam est directement affecté, en septembre 1898, à la direction de l'Agriculture de Tunis : la spécialisation tropicale n'existe pas encore dans l'enseignement agronomique supérieur français ; elle ne débutera qu'en 1902 avec l'École supérieure d'Agriculture coloniale (Ensac), future Esaat (« Nogent ») fondée par l'explorateur-ingénieur Jean Thadée Dybowski.



Figure 1. Jean Adam, en 1906, à son arrivée à Dakar (Sénégal). Extrait de *La Dépêche Coloniale Illustrée*, 1906, n° 22, 30 novembre, p. 275. Article « Le Service général de l'Agriculture et des Forêts de l'Afrique occidentale française » (pp. 273-284)

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9743172c/f3>

En février 1905, Jean Adam quitte la Tunisie pour rejoindre le Bureau d'agriculture de Dakar (Fig. 1), où l'accueille son camarade de promotion Yves Henry, inspecteur général de l'agriculture pour l'Afrique occidentale française, AOF. Il contribue ainsi à l'élaboration d'un premier et remarquable réseau de recherches agronomiques à l'échelle de l'Afrique Occidentale francophone. Lors d'un rapide voyage en métropole, il se marie le 21 mars 1906, à Paris 8^e. À son retour à Dakar, il est nommé chef du Service de l'Agriculture du Sénégal, responsabilité qu'il assumera sans interruption jusqu'en 1920, puisqu'il fut dispensé du Service militaire actif du fait de sa nombreuse fratrie. En 1921, il est chargé par le ministère des Colonies de collaborer avec les entreprises et compagnies œuvrant dans les domaines liés à l'agriculture dans les pays sous administration française. Promu Ingénieur en chef de l'agriculture en 1923, Jean Adam va ainsi, jusqu'à sa retraite, animer, conseiller divers organismes et institutions travaillant à l'amélioration de l'agriculture en Afrique, surtout subsaharienne, nourrissant ainsi des publications riches et variées, un grand nombre sur les plantes oléagineuses (voir Annexe). Il est aussi nommé, le 10 mai 1921, professeur à l'École nationale supérieure d'agriculture coloniale (Nogent) (Fig. 2). Jean Adam va ainsi jouer, pendant plus de trois décennies, un rôle éminent dans la formation des chercheurs et ingénieurs se destinant à l'agriculture



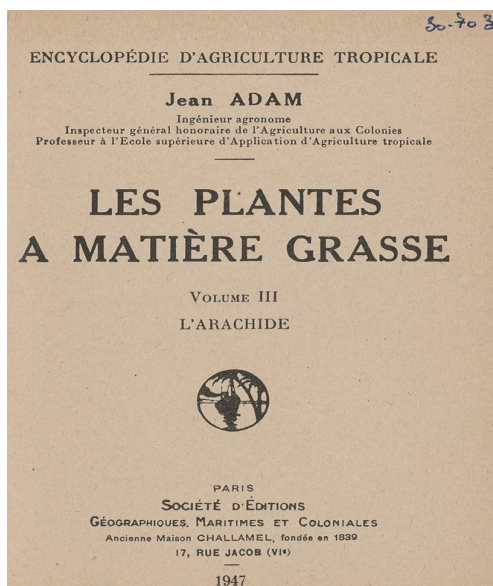
Source numba.cirad.fr / CIRAD

Figure 2. Jardin colonial de Nogent-sur-Marne : l'École Nationale Supérieure d'Agriculture Coloniale, vue de l'intérieur du Jardin en 1902, année de sa construction. Vue d'ensemble du bâtiment.

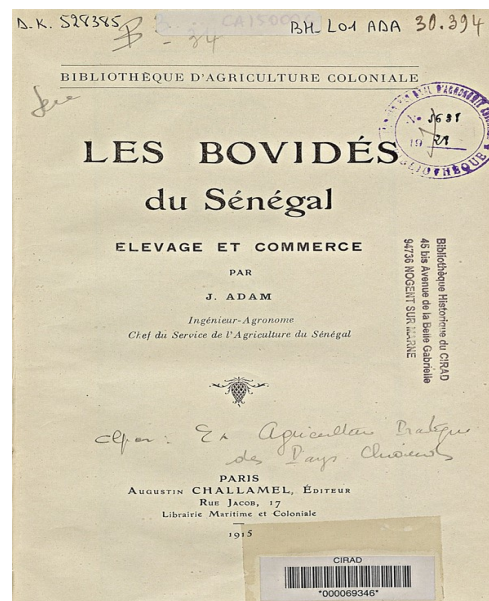
[https://numba.cirad.fr/ark:/12148/btv1b10102839x.r=ecole nationale supérieure d'agronomie coloniale?rk=64378;0](https://numba.cirad.fr/ark:/12148/btv1b10102839x.r=ecole%20nationale%20sup%C3%A9rieure%20d'agronomie%20coloniale?rk=64378;0)

Après une retraite encore partiellement active (enseignement, etc.), Jean Adam s'éteindra à Paris 11^e en 1968, décès suivi d'un trop injuste oubli de l'œuvre considérable de cette attachante personnalité, ce professeur que ses élèves surnommaient amicalement, face à la vivacité de ses 70 ans, le « vert Adam ».

Deux couvertures d'ouvrages de Jean Adam



Source numba.cirad.fr / Cirad



Source numba.cirad.fr / CIRAD

DE L'ÉCOLOGIE AGRICOLE A L'ÉCOLOGIE COLONIALE

JEAN ADAM

Afin de faciliter le renvoi des citations du texte de J. Adam, les auteurs (CF et RT) du troisième article ont numéroté eux-mêmes les différentes sections de l'article de J. Adam par le symbole &, de 1 à 11.

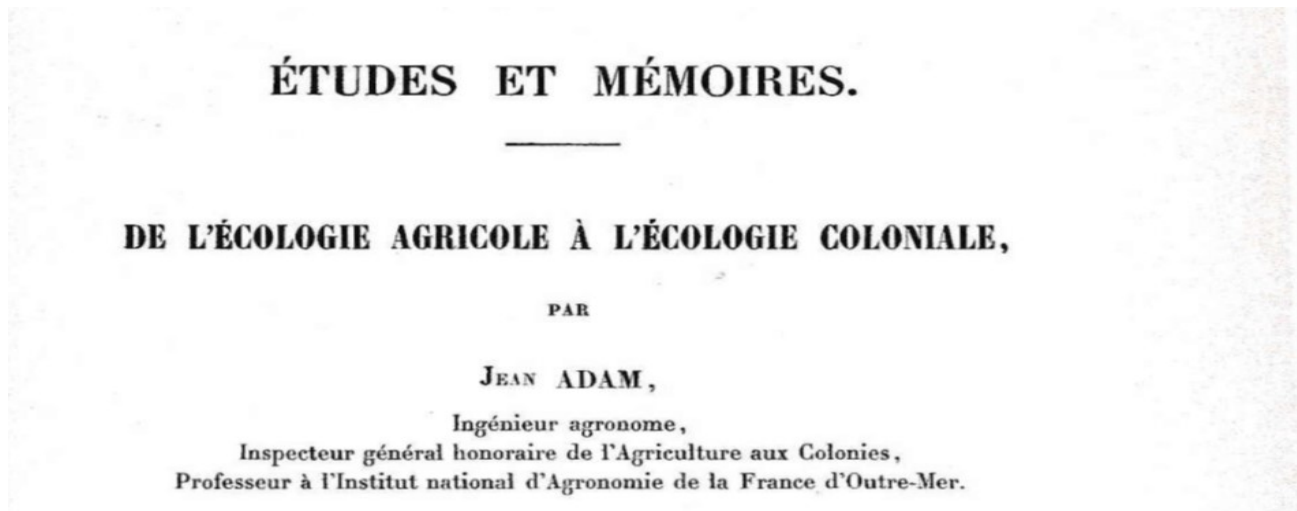


Figure 3. Reproduction d'une partie de la première page de l'article de Jean Adam

&1. L'écologie, science de liaison

Dans le numéro de décembre 1936 de l'*Agronomie coloniale*, M. CARTON a mis en évidence l'importance de l'enseignement de l'écologie dans les écoles supérieures d'agriculture comme « introduction », à divers cours spéciaux.

On ne saurait trop louer l'auteur d'avoir attiré l'attention sur une lacune regrettable de la formation des cadres techniques de l'agriculture.

Il fait remarquer à juste raison que « dans les écoles supérieures et les facultés où l'on enseigne les sciences biologiques et agronomiques, les cours professés sont trop indépendants les uns des autres, alors qu'une liaison effectuée entre eux serait du plus grand intérêt... »

Il montre l'élève faisant appel surtout à sa mémoire, emmagasinant en vrac dans son cerveau toutes sortes de notions, vite oubliées, ou dont il tirera mal parti par la suite, quand il aura à résoudre les multiples problèmes qui se poseront à lui, parce qu'il n'aura pas été préparé à saisir les rapports qui existent entre les connaissances acquises, beaucoup trop abstraites, et les réalités de la vie.

&2. Utilité de l'écologie en agriculture coloniale

Si l'écologie, qui étudie les relations existant entre l'organisme vivant et le milieu ambiant, est susceptible de rendre les plus grands services, malheureusement trop méconnus jusqu'à ce jour, à l'agriculture de la France métropolitaine, son intérêt est encore beaucoup plus grand pour l'agriculture de nos possessions d'outre-mer.

C'est que là, en effet, le milieu est mal connu et que, d'autre part, dans ce que nous savons de l'organisme vivant, qu'il s'agisse du végétal, de l'animal ou de l'homme, évoluant dans ce milieu, beaucoup de lacunes subsistent. Par des études écologiques suffisamment étendues, on parviendrait à faire disparaître ces lacunes, ou tout au moins les plus importantes d'entre

elles, celles qui ont le plus d'influence sur les résultats.

En même temps, on ouvrirait toute grande et on débroussaillerait la route menant au *mieux-être, matériel et moral*, que nous avons le devoir d'apporter aux populations que nous avons prises en charge, mieux-être dans lequel les productions du sol jouent un rôle prépondérant, puisque nos colonies en sont encore à « l'âge de l'agriculture ».

&3. Jalons sur la route du mieux-être

Mais, cette route à suivre, où passe-t-elle ? Va-t-elle franchir d'un bond la plaine unie où rien n'arrête les pas, où va-t-elle se heurter aux obstacles d'un terrain accidenté, côtoyer les précipices, sauter par-dessus les ravins ? Et, par quels moyens et avec quels conducteurs allons-nous la parcourir ?

Autant de questions à envisager, si nous voulons avoir de grandes chances d'arriver au but. Et aussi, autant de questions montrant la complexité des choses.

Cette complexité pénètre la vie des peuples.

Dans les milieux divers en lesquels l'univers est divisé, l'homme, muni de moyens, qu'il demande à la nature ou qu'il forge de ses mains, cherche à se créer le plus de bien-être possible. Mais il n'est pas seulement un être de chair et d'os, perceptible à nos sens. A côté du visible, il y a l'invisible ; à côté du corps, l'âme. Sa vie n'est pas faite uniquement de la satisfaction de ses besoins matériels ; elle a des exigences plus hautes, tenant à cette partie d'essence supérieure de son être double. D'où, dans l'action de l'homme une grande complexité, dont il est indispensable de tenir compte si l'on ne veut pas tourner le dos au bien-être, but des efforts, et qui doit être – je le répète – matériel et moral.

Le milieu lui-même n'échappe pas à cette complexité. Ses limites ne sont pas aussi étroites que celles que lui attribuent les écologues agricoles, pour lesquels elles n'enferment que les seuls facteurs physiques, qui constituent les conditions de la vie matérielle : c'est le *milieu naturel*, dont les éléments sont fournis par la nature.

Elles vont au-delà.

L'homme, en prenant d'ailleurs plus ou moins de matériaux dans ce milieu naturel, a créé par son action propre un autre milieu, que l'on peut appeler le *milieu humain*, pour rappeler son origine, et dans lequel interviennent des facteurs économiques, politiques, sociaux et moraux, pour ne citer que les principaux.

C'est de tous ces facteurs appartenant aux deux milieux, naturel et humain, et en les éclairant sur toutes leurs faces, qu'il faut jalonner la route conduisant au mieux-être, pour la parcourir d'un pas sûr.

&4. La tâche ardue des agriculteurs de nos colonies

L'agriculteur de tout pays doit avoir constamment les yeux fixés sur les uns et les autres. Perdre de vue les seconds, c'est frôler l'abîme, c'est courir le risque de jeter sur le marché des produits invendables, de produire trop cher pour des consommateurs au pouvoir d'achat effondré, de buter contre des barrières douanières infranchissables, de perdre des récoltes par la défection d'une main-d'œuvre rétive, de faire des dépenses sans aucune certitude de recettes au moins équivalentes, etc.

L'agriculteur de nos colonies, plus particulièrement, a de grandes difficultés à ne pas s'égarer. Trop souvent, les jalons sont peu visibles dans les grisailles d'un milieu pas débarrassé de la brume par le souffle de la science et de la technique modernes. Il est moins favorisé que son collègue des colonies hollandaises et anglaises, qui a pour guides les résultats de recherches agronomiques sagement conduites.

Pour lui, il y a encore beaucoup de coins obscurs, aussi bien dans le milieu naturel que dans

le milieu humain. Il y en a aussi dans l'emploi des instruments de la production agricole, qui sont des êtres vivants, d'un maniement pas toujours facile, et également dans la collaboration plus ou moins confiante que lui apporte l'indigène.

Toutes ces inconnues lui rendent la tâche difficile.

&5. Les inconnues du milieu naturel colonial

Le plus souvent, l'agriculteur de nos colonies n'a sur les météores que des renseignements très peu précis. Leurs variations, très brusques dans les pays tropicaux, et à peu près imprévisibles, le laissent sans défense.

Le sol est encore plus pour lui le royaume de l'ombre. Malgré les résultats remarquables obtenus depuis environ 50 ans, dans l'étude de la fertilité des sols, quantité de points d'interrogation subsistent.

Quel est le rôle sous les climats chauds de tous ces microorganismes qui font de la terre un milieu grouillant de vie, avec toutes les surprises et les inconnues de la vie ? Comment conjuguent-ils leur activité avec l'action des infiniment petits minéraux ou encore avec les phénomènes de radioactivité et comment de la connaissance de ce monde minéral, végétal et animal, qu'est la terre, dont les éléments agissent et réagissent les uns sur les autres, se livrent bataille ou travaillent d'un commun accord, est-il possible de déduire une ligne de conduite pour assurer de bonnes récoltes ? Que de problèmes passionnants posés à la sagacité des savants.

La pédologie, science de date récente, en étudiant le degré d'évolution des sols, fournit des données d'une grande portée pratique sur leur vocation agricole et leurs possibilités culturelles. Malheureusement, il ne lui a été réservé jusqu'à ce jour, en France et dans notre domaine d'outre-mer, qu'une faible place dans les recherches concernant la terre.

Et, cependant, on ne saurait trop pousser ces recherches dans nos colonies. Il n'est pas exagéré de dire que des vies humaines sont en jeu. À l'appauvrissement du sol, constaté dans certaines d'entre elles, à la réduction des surfaces cultivables, consécutive au gaspillage inouï des réserves de fertilité accumulées par les siècles, est liée la question de l'alimentation des indigènes. Sur des terres, à productivité décroissante et avec des populations, au contraire, aux effectifs croissants, il sera de plus en plus difficile d'obtenir des récoltes suffisantes pour avoir la nourriture indispensable au maintien de la vitalité de ces populations. Si le problème n'est pas résolu, et résolu à bref délai, ce sera l'arrêt de l'essor de nos colonies et peut-être même leur régression.

D'autre part, pour défendre les récoltes contre leurs ennemis de toutes sortes, comme d'ailleurs pour lutter contre les parasites et les maladies qui, sous les climats tropicaux, assaillent les êtres vivants, nous ne possédons le plus souvent que de vagues données. De la lumière est à projeter dans ces recoins où la destruction et la mort se préparent.

&6. Renseignements insuffisants sur le milieu humain colonial

Si nous nous plaçons sur le plan plus spécifiquement humain, avec ses aspects économique, politique, social et moral, nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés.

Il ne peut s'agir ici de donner un aperçu même succinct des multiples questions qui sont à envisager à ces divers points de vue et sur lesquelles l'incertitude pèse. Qu'il suffise d'en citer quelques-unes prises au hasard.

Nous avons bousculé l'économie interne des pays sous notre tutelle. Mais, nous sommes-nous suffisamment documentés sur ses ressources et le parti à en tirer, sur les besoins qu'elle avait à satisfaire et la possibilité de mieux y faire face, avant de greffer sur elle une économie externe visant souvent l'exportation pour une trop grande part, réduisant la production des denrées à vivrières, obligeant l'indigène à effectuer pour se nourrir des dépenses dépassant sa capacité d'achat et le mettant en état de sous-alimentation. N'ayant pas suffisamment fouillé le

problème, nous n'avons pas toujours réalisé l'équilibre souhaitable entre cultures vivrières et cultures d'exportation.

Trop préoccupés de l'exportation, n'avons-nous pas créé parfois un outillage public trop coûteux, pesant trop lourdement sur une production agricole pauvre et risquant de l'étouffer ? Avons-nous suffisamment recherché les moyens à mettre en œuvre pour rendre cette production plus riche, afin de lui permettre de mieux supporter les charges qui lui étaient imposées ? N'avons-nous pas suivi trop docilement le sillage des nations industrielles plus préoccupées de s'enrichir de l'exploitation des pays neufs que de les faire progresser socialement et moralement ?

Notre politique à l'égard des indigènes et la participation plus ou moins grande que nous les appelons à prendre dans l'administration de leur pays, s'appuie-t-elle toujours sur un choix judicieux clés élites dont nous demandons la collaboration ? Leur sélection est-elle faite avec tout le soin désirable ?

Des cadres sociaux existaient dont nous n'avons pas toujours saisi le rôle bienfaisant. En les laissant s'effriter, en les brisant dans certains cas, n'avons-nous pas créé un malaise allant à l'encontre du but poursuivi ?

Dans les groupements indigènes, où les liens familiaux ont une grande force, n'avons-nous pas, par des mesures contraires à une tradition trop souvent méconnue, contribué à affaiblir l'autorité du chef de famille et à créer ainsi ces épaves de la société, négation de tout progrès moral ?

Dans de trop nombreux cas, nous pouvons nous demander si, par une connaissance plus approfondie du milieu humain de nos colonies, nous n'aurions pas mieux agi.

&7. Les instruments de la production agricole sont des êtres vivants

Ce qui rend encore plus difficile la tâche de ceux qui à un titre quelconque travaillent à la mise en valeur du sol de nos possessions d'outre-mer, c'est que les instruments de la production agricole, la plante et l'animal, y sont, de même qu'en tous pays, des êtres vivants. Ils ne sont pas de la matière inerte comme le sont les machines de l'industriel. Ces tranches de vie ne sont pas dociles et ne se plient pas à nos pensées directrices comme des assemblages mécaniques. Elles ne sont pas seulement passives, elles sont actives. Elles ont une action propre, qui n'est pas forcément dans le sens que nous voudrions lui faire prendre. Nous ne les dominons pas comme nous dominons des machines. Avec elles, nous ne pouvons commander en maîtres servilement obéis.

Dans nos colonies, outre que l'agriculteur ne connaît qu'insuffisamment le milieu avec lequel il est aux prises, de même la plante et l'animal, ses outils dans l'œuvre entreprise, ne lui sont pas mieux connus. Les variétés et les races, la manière de se comporter des unes et des autres, les meilleurs moyens de les faire servir à ses fins, lui posent à tout instant de troublants problèmes, dont les solutions lui sont souvent difficiles à trouver par suite de sa trop grande ignorance de divers éléments.

&8. L'agriculteur colonial, quel est-il ?

Dans ce qui précède, j'ai compris pour simplifier sous le terme général d'agriculteur, le colon agricole et le cultivateur indigène, qu'ils mettent en valeur le sol pour leur compte personnel ou pour celui d'autrui, le technicien agricole des services publics, l'éleveur et le forestier, en un mot tous ceux qui touchent aux choses de la terre de près ou de loin.

Aux colonies, les agriculteurs sont des Européens et des indigènes. C'est par les uns et les autres que s'y effectue la marche au progrès. Pour parvenir au but sans encombres, pour éviter les obstacles, une confiance réciproque, basée sur la connaissance des qualités et aussi des

défauts de chacun est indispensable. L'Européen, plus particulièrement, auquel incombe le rôle de conducteur, doit savoir apprécier son associé, pénétrer jusqu'à son âme et avoir avec lui une communauté de sentiments, sans laquelle toute œuvre durable est impossible.

L'agriculteur européen, dont on ne saurait trop souligner l'importance de l'action aux colonies, doit donc chercher à bien connaître son collaborateur indigène, sans lequel il ne peut rien, à éviter de le heurter dans ses idées les plus chères, afin de ne donner aucune prise à une résistance qui compromettrait les résultats, et s'efforcer de bien comprendre sa mentalité, dont il ne devra pas négliger de tenir compte.

&9. Coordination des activités

Connaissance du milieu, naturel et humain, connaissance de la plante et de l'animal, connaissance de l'indigène, sont l'A-B-C de notre action agricole dans nos colonies. Comme l'activité agricole y est dominante, puisqu'environ 90 p. 100 de nos populations coloniales vivent directement de l'agriculture, ce sont en même temps les pilotis sur lesquels notre œuvre coloniale tout entière doit être construite.

Mais, il ne faut pas oublier le dicton populaire : « Il faut de tout pour faire un monde ». En tous pays s'exercent des activités diverses. Pour que tout aille bien, un harmonieux équilibre doit exister entre elles.

À qui appartient-il de l'établir s'il n'existe pas et de le maintenir quand il existe ? Indiscutablement aux Pouvoirs publics, en l'occurrence aux chefs des colonies et à leurs représentants dans les circonscriptions administratives.

C'est à eux à fixer à chacun ses attributions et son secteur d'action, à veiller à ce que sa tâche soit accomplie dans le sens du bien général, dont la sauvegarde leur incombe.

Ils ont aussi à établir les contacts entre ces activités, qui ne peuvent travailler isolément, chacune dans sa tour d'ivoire. Pour que la machine aux rouages multiples, à laquelle une colonie, comme tout pays, peut être comparée, tourne rond, il est indispensable que ces rouages soient bien engrenés entre eux et qu'il y ait un mécanicien qui veille à ce qu'elle ne grippe pas. De même, pour que dans une colonie les diverses activités qui s'y exercent fassent du bon travail, il est indispensable qu'entre elles une collaboration continue, sous une direction éclairée, visant des buts communs, nettement définis, ne cesse d'exister. Le coude à coude et l'unité de vues s'imposent.

&10. Formation des élites coloniales

Cette mentalité d'équipe doit être jetée en germe dans le cerveau des élites coloniales dès leur formation en vue de la fonction à remplir plus tard par chacune d'elles.

Les unes seront les dépositaires de l'autorité publique et auront à réaliser la coordination des activités indispensables pour franchir à vive allure les étapes vers le bien-être, les autres se consacreront à l'agriculture, à l'élevage ou aux forêts et feront jaillir de la terre des produits qui sont la source de toute richesse réelle, d'autres construiront des chemins de fer, des routes, des ports, qui faciliteront la circulation des hommes et des marchandises, d'autres se dévoueront à lutter contre les maladies qui déciment les populations, d'autres prépareront l'évolution sociale et morale des jeunes générations indigènes, qui les rapprochera de plus en plus de nous. Mais, toutes devront avoir le souci commun d'efforts conjugués en vue d'assurer l'amélioration de la condition humaine dans notre domaine d'outre-mer.

Des connaissances de spécialisations seront obligatoirement acquises par ces élites auxquelles des tâches différentes seront confiées par la suite. Les enseignements qui les donneront, quelle que soit la matière enseignée, devront beaucoup plus faire appel au raisonnement et à l'esprit critique qu'à la mémoire, beaucoup plus s'appuyer sur les faits que sur la théorie.

Ils devront mettre les élèves à même de résoudre le plus facilement possible les problèmes parfois difficiles que la vie coloniale leur posera plus tard.

De cette vie coloniale, à laquelle ils seront appelés à participer, il est indispensable de leur donner une vue d'ensemble, tout en en démontant le mécanisme sous leurs yeux, de leur montrer le milieu dans lequel elle évolue, les moyens d'action qu'elle y met en œuvre, l'interprétation et l'enchaînement de tous ces éléments et de leur indiquer les conditions à réaliser pour qu'ils travaillent en parfaite harmonie. Il leur sera ainsi plus facile de comprendre les motifs de certains actes, les causes de certains événements, la justification de certaines mesures. De la lumière sera projetée sur des faits en apparence inexplicables.

Cette vue d'ensemble a sa place indiquée dans les leçons d'introduction communes aux enseignements des spécialisations. Elle devrait réunir sur les mêmes bancs, chaque fois qu'il serait possible, futurs administrateurs coloniaux et futurs techniciens agricoles, vétérinaires, officiers forestiers, ingénieurs, médecins professeurs, se destinant aux colonies. Il s'établirait entre les uns et les autres des relations amicales et aussi des communautés de vues puisées aux mêmes sources, qui faciliteraient par la suite l'indispensable coordination des activités.

Chacun se rendrait compte qu'il ferait fausse route en restant muré dans sa spécialisation, qu'il devrait ouvrir sur l'extérieur des fenêtres par lesquelles lui parviendraient des lumières, même sur des questions de sa compétence.

Le médecin constaterait que la sous-alimentation est dans la plupart de nos colonies la plus meurtrière des maladies et qu'il peut trouver un concours précieux auprès du technicien agricole pour sauver des vies humaines. L'ingénieur demanderait à ce même technicien de développer la production agricole pour que l'outillage public qu'il construit rende des services en rapport avec les dépenses engagées. Le technicien agricole, de son côté, ne négligerait pas de faire appel aux membres du corps enseignant pour faire pénétrer le progrès agricole dans les masses rurales en s'adressant plus particulièrement aux jeunes. Agriculteurs, vétérinaires et forestiers se mettraient d'accord pour faire une judicieuse répartition des terres entre les cultures, l'élevage et les forêts.

Le chef de circonscription administrative aurait des vues nettes sur le rôle de premier plan qu'il a à jouer comme animateur et élément de coordination. Son attention ayant été attirée sur l'étendue des connaissances indispensables dans chaque branche d'activité pour ne pas commettre d'erreurs, il ne serait pas porté à se croire omniscient et ne serait pas tenté de se substituer aux spécialistes dans leur tâche, mais enclin à les aider de toute son autorité compréhensive.

Et puis, il y a un très grand intérêt à ce que ces études préparatoires aux enseignements spécialisés soient envisagées comme un complément de culture générale donné aux jeunes activités ayant à assumer la lourde charge de colonisateurs, ou tout au moins fasse naître en elles le désir impérieux de la culture générale toujours plus étendue et de l'élévation de la pensée, sans lesquelles nos actes restent étriqués. Elles devraient exalter en elles l'attrait des vues larges, nécessaires dans ces créations en évolution rapide que sont nos colonies, et leur éviter de tomber dans le défaut de la déformation professionnelle, qui met un bandeau sur les yeux. Elles ne devraient pas négliger de faire des incursions dans le domaine des sciences de l'homme et d'en montrer toutes les applications heureuses pour le bonheur des populations coloniales. Notre civilisation mécanique a tout sacrifié à la machine; elle a oublié l'homme et elle en meurt.

Ces études devraient avant tout préparer les futurs coloniaux à être des élites morales. Des élites techniques, nous en avons ; des élites morales, beaucoup moins. La carence de ces dernières à notre époque de bas matérialisme a beaucoup contribué à détraquer l'humanité et à la faire marcher d'un pas hésitant vers un sort meilleur. Quand on se pose en éducateurs de

peuples attardés, il faut réunir les qualités voulues pour tenir le rôle, sinon on trahit la cause dont on se réclame.

&11. Regards sur une écologie coloniale

Des vues générales sur les manifestations de la vie coloniale conçues suivant les données qui viennent d'être exposées s'inspireront utilement des concepts de l'écologie agricole.

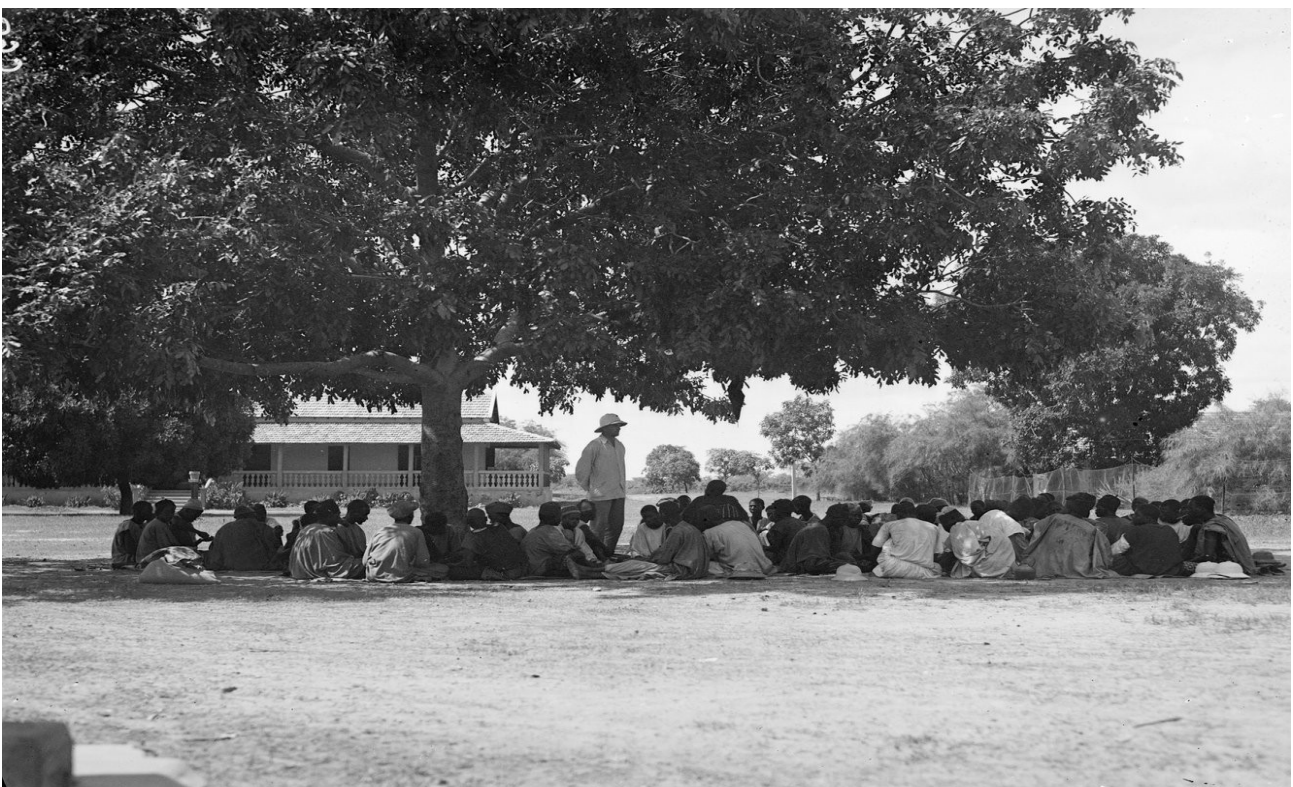
Celle-ci a pour objet l'adaptation des utilisations de la plante et de l'animal aux milieux agricoles en vue d'obtenir, aux conditions les meilleures, le meilleur rendement possible en produits utiles à l'homme. Dans ce but, elle s'efforce de tirer parti au mieux des éléments de ce milieu, en les améliorant au besoin et en s'en servant, en les maintenant en liaison étroite avec les possibilités de la plante et de l'animal, qu'elle cherche également à modifier, si besoin est, dans le sens voulu pour obtenir les résultats visés.

Prenons comme but le maximum de bien-être, matériel et moral, à donner aux populations européennes et indigènes de nos colonies, comme milieu, le milieu colonial, mettons les instruments de la production, la plante et l'animal, entre les mains de l'Européen et de l'indigène, et nous aurons défini l'écologie coloniale dans ses éléments essentiels.

Son programme d'études en découle : étude du milieu colonial, naturel et humain, — étude des instruments de la production, la plante et l'animal, auxquels il sera bon de joindre les ressources du sous-sol, qui sont également mises à contribution, — étude de l'homme, européen et indigène, dans son action dans le milieu colonial, en seront les trois grandes divisions, dans lesquelles il est facile d'apercevoir immédiatement de nombreuses subdivisions.

Ces études seront faites évidemment, et cela résulte de ce qui précède, en se plaçant au point de vue des actions et réactions des divers éléments les uns sur les autres, envisagés dans leurs caractères généraux et non point dans leurs détails, qui font l'objet d'enseignements spéciaux, en mettant nettement en évidence leurs relations et en insistant sur les conclusions pratiques à en tirer pour atteindre le but visé.

Décorticage des arachides pour la fabrication de l'huile de palme



Par ces seules considérations, on se rend facilement compte combien est vaste le domaine d'investigation de l'écologie coloniale. On entrevoit l'ampleur des connaissances comprises sous cette étiquette et la diversité des sciences auxquelles il est nécessaire de faire appel : sciences biologiques, agronomiques, mécaniques, etc., d'une part ; sciences économiques, politiques, sociales, etc., d'autre part.

Les diverses sciences entrant dans ces catégories sont enseignées, dans leurs applications à notre domaine d'outre-mer, dans les établissements préparant aux carrières coloniales. Ces enseignements sont donnés séparément suivant la spécialisation. Les élèves n'en aperçoivent pas les liaisons, alors que, dans la pratique des choses – on ne saurait trop le rappeler – il y a interpénétration des méthodes et des moyens pour parvenir au but commun, le bien-être des populations, et qu'il y a des contacts permanents entre les activités apportant leur concours. Négliger cette interpénétration, négliger ces contacts, c'est laisser dans l'échafaudage de notre action, un trou dans lequel le succès escompté risque de tomber et de se tuer.

Le rôle de l'écologie coloniale serait, en somme, de faire disparaître ce trou, d'être le résumé dégageant les idées maîtresses en tête du chapitre où les détails sont donnés, le tour d'horizon embrassant dans une vue synthétique la généralité des notions à acquérir, en montrant les liens indispensables et servant de préface aux cours d'enseignement des sciences de spécialisations coloniales. Elle tracerait le cadre de ces spécialisations en vue de faire du tout un ensemble en équilibre harmonieux. Elle s'inspirerait de l'idée déjà énoncée plus haut que la vie de nos colonies sous ses divers aspects, comme la vie de tous les pays, est un complexe dont il faut chercher à bien connaître la contexture pour s'y mouvoir avec toute la maîtrise désirable. Elle s'efforcerait de montrer comment il serait possible d'en faire une construction sans lézardes, où le bonheur matériel et moral des populations, but de toute civilisation digne de ce nom, serait à l'abri des bourrasques.

Travail à la houe (la daba) d'un champ d'arachides par des travailleurs voltaïques



QUE SE CACHE-T-IL DERRIÈRE L'ÉCOLOGIE DE JEAN ADAM ?

Christian FELLER et René TOURTE

Cet article est organisé autour de trois questions : quel est le contexte politique et scientifique (dont agronomique) des années 1930 pour une science coloniale, le concept d'écologie agricole existe-il déjà en 1937 ? Que veut transmettre Jean Adam à travers son article ?

Le contexte politique, scientifique (dont agronomique) des années 1930 pour une science coloniale

En 1937, Jean Adam a déjà 63 ans lorsqu'il écrit cet article. Il est alors inspecteur général honoraire (donc retraité) de l'Agriculture aux Colonies, après une belle carrière de haut fonctionnaire colonial, trait intéressant à rappeler afin d'illustrer l'indépendance d'esprit qui caractérise son article.

Ce que deviendra la science coloniale après la deuxième guerre mondiale dépend beaucoup de ces années de l'entre-deux guerres et de la stratégie des différents acteurs impliqués. C. Bonneuil (1991, pp. 95-97) en distingue « quatre lignes » qui s'affrontent :

a) « Une vraie science pour l'Empire », la « ligne agroscientifique ».

Elle prône une recherche de haut niveau dans les Colonies, en lien étroit avec le ministère de l'Instruction publique, mais aussi, à moyen terme, une science utile aux pays concernés, déjà par l'inventaire et l'orientation de la production, mais aussi grâce à une expansion culturelle attendue. Cette ligne domine dans l'Association Colonie-Sciences (ACS) dont l'influence sera majeure dans l'émergence de la science coloniale de l'après deuxième guerre mondiale. *Jean Adam est aussi membre, au moins depuis 1936, de l'ACS* (Bonneuil, 1991, p. 108).

b) « La science appliquée par la technostructure impériale » (Fig. 4), la ligne « agro-administrative ».

Elle « est représentée par Prudhomme, Dybowski et F. Heim, assistés de Capus et Adam... » Ce sont des agronomes ayant tous des responsabilités au ministère des Colonies qui vont organiser la recherche appliquée à l'agriculture selon le style agronomique et technique de l'Institut national d'Agronomie coloniale, puis de la France d'Outre-mer (Nogent).

c) « La bonne vieille science dans les Colonies », la ligne « Muséum ».

« Elle est défendue par les titulaires des chaires à collection... On les retrouve dans l'*Association des chercheurs scientifiques coloniaux* » avec Jeannel, Lacroix, Lemoine, Mangin, Monod, etc. (Les noms cités renvoient à l'article de Bonneuil de 1991 avec : JEANNEL (p. 84-88), professeur d'entomologie au museum, premier directeur de l'ORSC ; LACROIX Alfred (p. 112), Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur de minéralogie au Museum ; LEMOINE Paul (p. 112), professeur de géologie puis directeur au Museum ; MANGIN Louis (p. 71), botaniste, directeur du Museum, président Académie des sciences ; MONOD Théodore (p. 79), directeur de l'Institut français d'Afrique noire, professeur au Museum).

Ils privilégient l'inventaire plus que le guidage de la production. Mais au-delà du scientifique, il s'agit aussi de conserver au Muséum une réelle maîtrise scientifique des recherches coloniales.



Source numba.cirad.fr / CIRAD

Figure 4. L'un des bâtiments (Pavillon n° 2) de la station expérimentale de l'arachide de M'Bambey dans les années 1930. Jean Stirbo, photographe.

https://numba.cirad.fr/ark:/12148/btv1b10103870w.r=senegal_bambey?rk=1158804;0.

Cette station se développera très fortement (bâtiments et équipements) jusqu'en 1960. Elle sera aussi le siège du Secteur soudanais de recherches agronomiques (zone sahélo-soudanienne de l'Afrique occidentale avant de devenir le Centre national de la Recherche agronomique du Sénégal, à l'Indépendance en 1960.

d) « Seulement la science productive aux colonies »

« Cette ligne est représentée par Henry et le gouverneur général Carde... [avec] un discours montrant les limites de la science, l'importance des problèmes plus terre à terre et, dans une certaine mesure, du facteur humain et politique dans la production ».

e) Quels sont les rapports de force autour de 1937 ?

Selon Bonneuil (1991, p. 98), la ligne (a) semble dominer en réussissant à rattacher la science coloniale à l'organisation en cours de la science française, avec le comité d'Outre-mer au Conseil supérieur de la recherche scientifique (CSRS). La ligne (b) sera affaiblie en 1939 avec la suppression de l'Institut national d'agronomie coloniale (INAC, Nogent).

1937 est l'année d'une extraordinaire Exposition coloniale, au cours de laquelle l'ACS organise un très important Congrès scientifique (20-25 septembre) pour la mise en valeur des possessions de l'Outre-mer français. Une des retombées de cet événement, avec l'intervention active du « groupe Jeannel » du Muséum, sera la création, en 1943, de l'Office de la recherche scientifique coloniale (ORSC) (Bonneuil, 1991, p. 88). L'ORSC deviendra l'Office de la recherche scientifique outre-mer (Orsom) en 1949, l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (Orstom) en 1953 puis, en 1998 et jusqu'à nos jours, l'Institut de recherche pour le développement (IRD).

Lorsqu'il écrit son article, Jean Adam est sûrement très sensible à ce que devrait être un futur de la formation des agronomes pour les Colonies dans ce bain d'idées sur la science coloniale qui caractérise cette période. Mais s'y ajoute aussi l'émergence de la pensée écologique en agronomie

Le concept d'écologie agricole en 1937

C'est dans l'après Grande Guerre 1914-1918 que le concept de lien fondamental entre le milieu naturel et le milieu humain du biologiste allemand Ernst Haeckel (qu'il baptise « œcologie » en 1866) s'invite dans les sciences naturelles et de l'agriculture sous les termes d'« écologie agricole », ou d'« agroécologie ». Ollivier et Bellon, dans un très intéressant article historique (2021, pp. 33-37), indiquent que cette nouvelle approche apparaît dans les années 1920, avec comme chef de file le Russe Nicolas Vavilov, en relation avec ceux que l'on peut considérer comme les trois grands précurseurs de ce courant de pensée, dans les années 1920-1930 : le Russe-américain Basil Bensin (1891-1973), l'Italien Girolamo Azzi (1885-1969), l'Allemand Karl Friederich (1898-1967), auxquels on peut ajouter le Grec Juan Papadakis (1903-1997).

Bensin (1930) utilise le terme d'« agroécologie » et Azzi (1928) celui d'« écologie agricole ».

Qui a donc inspiré Jean Adam pour sa publication de septembre 1937, écrite sur l'écologie agricole, alors que peu de publications sont alors disponibles sur le sujet, surtout avant 1937 ? Sans doute son collègue Paul Carton (1936) qui « a mis en évidence l'importance de l'enseignement de l'écologie dans les écoles supérieures d'agriculture comme introduction à divers cours spéciaux » et qui utilise la locution d'« écologie agricole » et cite Azzi.

Analyse de l'article de Jean Adam

Dans cette partie, le symbole & (paragraphe), renvoie aux différentes sections numérotées de l'article originel de J. Adam. Les mots ou phrases en italique le sont déjà dans le texte de J. Adam et ceux entre guillemets sont des citations de cet auteur.

L'analyse est organisée selon trois axes : l'écologie et la connaissance du milieu, le milieu humain colonial et l'écologie coloniale.

L'écologie et la connaissance du milieu

« *Quelle est l'utilité de l'écologie en agriculture coloniale ?* » Adam rappelle (&2) que l'écologie, qui étudie les relations existant entre les organismes vivants (végétal, animal et humain) et le milieu ambiant, mérite d'être développée dans les possessions d'outre-mer, d'une part, pour mieux caractériser ces milieux mal connus, d'autre part, « on débroussaillerait la route menant au *mieux-être, matériel et moral* que nous avons le devoir d'apporter aux populations prises en charge... ». Ainsi la notion de « mieux-être » est mentionnée dès le début de l'article de Adam en relation avec le concept d'écologie

Il s'agit donc de poser des « *jalons sur la route du mieux-être* » (&3), question de grande complexité qui pénètre la vie des peuples. En effet, l'homme cherche à se créer le plus de bien-être possible, mais pas seulement sur le plan matériel : « il n'est pas seulement un être de chair et d'os ; à côté du visible, il y a l'invisible ; à côté du corps, l'âme... le bien-être... doit être matériel et moral. Tant pour l'étude des milieux naturels et humains, il faut tenir compte des facteurs économiques, politiques, sociaux et moraux ». Voilà un discours qui déborde largement les seuls domaines techniques et d'exploitation des terres

Selon Adam, « *les inconnues du milieu naturel colonial* » (&5), sont encore nombreuses et l'on doit développer particulièrement les recherches sur le sol¹ qui est encore « le royaume de l'ombre ». « La pédologie [ou science du sol], science de date récente, fournit des données d'une grande

portée pratique »². Face à la dégradation des sols, il y a des vies humaines en jeu. « Si le problème n'est pas résolu ce sera l'arrêt de l'essor de nos Colonies et peut-être même leur régression. » Concernant l'Afrique, cette observation est, malheureusement, encore d'actualité.

Le milieu humain colonial

« Les renseignements [sont aussi] insuffisants sur le milieu humain colonial (&6). La colonisation a bousculé l'économie de ces pays, sans s'être préoccupé des ressources, de besoins à satisfaire pour les populations en place, visant essentiellement à l'exportation, réduisant la production de denrées vivrières, pouvant faire appel à outillage agricole trop coûteux (Fig. 5). « On a suivi le sillage des nations industrielles, plus préoccupées de s'enrichir de l'exploitation des pays neufs que de les faire progresser socialement et moralement. »



Source numba.cirad.fr / CIRAD

Figure 5. Stand français d'instruments agricoles présentés lors du concours agricole de M'Bambey, 1930 : houes, cultivateurs et semoirs (Bajac de Liancourt et Beauvais d'Angers). Jean Stirbo, photographe. https://numba.cirad.fr/ark:/12148/btv1b10103905m.r=sénégal_bambey?rk=1051507;2

L'agriculteur colonial, quel est-il ? (&8). Dans cette partie, Adam s'interroge particulièrement sur les relations entre l'Européen et les Indigènes. Entre ces deux groupes, « une confiance réciproque, basée sur la connaissance des qualités et aussi des défauts de chacun, est indispensable ». L'Européen doit chercher à bien connaître l'autre et « éviter de le heurter dans ses idées les plus chères..., s'efforcer de bien comprendre sa mentalité... et ne devra pas négliger d'en tenir compte. »

Quant à la « *formation des élites coloniales* » (&10), elle doit s'appuyer sur les sciences de

l'homme en vue du bonheur des populations coloniales qu'elles soient européennes ou indigènes. « Notre civilisation mécanique a tout sacrifié à la machine; elle a oublié l'homme et elle en meurt ». Les futurs coloniaux devraient être des élites morales et pas seulement techniques. « Quand on se pose en éducateurs de peuples..., il faut réunir les qualités voulues pour tenir le rôle, sinon on trahit la cause dont on se réclame. »

L'écologie coloniale

Cette section (&11) qui finalise le discours de J. Adam vise à montrer la nécessité de penser la colonisation pas seulement sous l'angle et l'intérêt du colonisateur mais de l'ensemble des populations vivant dans un même milieu. Cette écologie coloniale a pour but « le maximum de bien-être, matériel et moral, à donner aux populations européennes et indigènes de nos Colonies ». Le moyen d'y arriver, mettre « les instruments de la production, la plante et l'animal, entre les mains de l'Européen et de l'Indigène ». Il serait alors possible de « faire une construction sans lézardes, où le bonheur matériel et moral des populations, but de toute civilisation digne de ce nom, serait à l'abri des bourrasques. »

Discussion et conclusion

Le titre de l'article de Jean Adam place l'écologie agricole au centre du discours et semble flécher sur l'enseignement en agronomie tropicale faisant d'entrée référence à l'article de Paul Carton (1936) sur l'écologie au point de vue colonial ; cet enseignant mérite d'être rapidement commenté, car il introduit justement le concept d'« écologie agricole » qui sera repris par Jean Adam. Selon Carton, qui renvoie aux travaux de Azzì, l'« écologie agricole... a pour but *l'adaptation des cultures au milieu* dans chaque région prise en considération *en vue du meilleur rendement possible* ». La place de l'Homme n'y est ici considérée que par l'impact de celui-ci sur le milieu ou sur la plante, mais pas du tout selon la présentation qu'en fera Adam.

Si l'écologie renvoie aux interactions entre le milieu et les êtres vivants (dont les humains) qui l'habitent, il faut s'interroger sur nos connaissances de ce milieu et des organismes. Selon Jean Adam, dans les deux cas, nos connaissances sont largement insuffisantes et l'étude de l'écologie en agriculture coloniale s'impose. Mais Adam introduit surtout la notion de « *mieux-être, matériel et moral* » pour l'ensemble des humains habitant un milieu ; le terme « écologie » s'étend donc aussi aux interactions entre les colons et les populations autochtones⁴. Mais la route à suivre sera difficile et complexe pour atteindre cet état de « mieux-être », et demandera une intime collaboration équilibrée entre les diverses populations.

Incontestablement, cet article est bien une leçon que le Professeur Adam adresse déjà aux jeunes ingénieurs et chercheurs agronomes qui seront affectés en milieu tropical, mais aussi, très probablement, aux hommes politiques et aux hauts fonctionnaires appelés à gérer ces milieux et à traiter de la question coloniale en général.

À ce dernier propos, rappelons que lorsque cet article est publié, en ce même mois de septembre 1937, se tient (20-25 septembre) le « Congrès de la Recherche scientifique dans les Territoires d'Outre-mer » (Fig. 6 et 7), dont Adam est évidemment averti par sa position administrative et en tant que membre de l'ASC, l'institution organisatrice du congrès.



Figure 6. Exposition internationale de Paris en 1937. Vue générale.
<https://www.paris-unplugged.fr/1937-lexposition-universelle/>

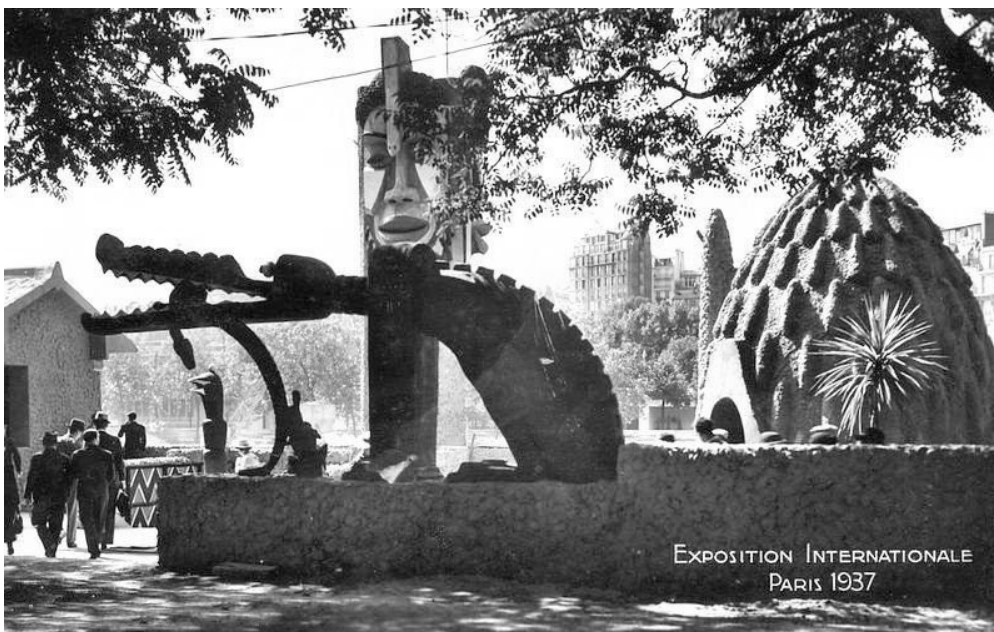


Figure 7. Exposition internationale 1937. Pavillon de l'Afrique équatoriale. http://lartnouveau.com/art_deco/expo_internationale_1937.htm

Doivent s'y débattre une réorientation et une politique à long terme de la recherche scientifique dans les Colonies françaises, selon les différentes lignes mentionnées en 3.1, tout en prônant une dimension civilisatrice soulignée par le ministre des Colonies, Marius Moutet, dans son discours (évidemment politique) d'ouverture. (Tourte, 2012, vol V, p. 64). Si ce genre de discours est politique chez le ministre, il est de l'ordre du vécu sensible chez Jean Adam.

Ce qui est particulièrement précurseur dans le discours de Jean Adam, c'est d'une part la question de la dégradation des ressources naturelles, en particulier le sol et les conséquences sur les populations humaines (&3), d'autre part la nécessité du dialogue et du respect entre populations européennes et indigènes. Ce respect de la culture des autochtones est maintes fois mises en avant que ce soit au niveau des traditions ou des moyens à mettre en œuvre adaptés aux populations locales pour la mise en valeur des Colonies. Et c'est cette

dimension qu'il faut enseigner, au même titre que les pures connaissances scientifiques, aux futurs ingénieurs d'agriculture coloniale.

Lire et relire l'article de Jean Adam frappe par sa vision prémonitoire sur ce que devrait être une politique scientifique de recherche pour les Colonies, grâce à une meilleure connaissance, tant du « milieu naturel » que du « milieu humain », utilisant une « écologie qui étudie les relations existant entre l'organisme vivant et le milieu ambiant ». Cette approche doit naturellement déjà mobiliser des spécialistes de nombreuses disciplines que ce soit des sciences biophysiques comme la pédologie et l'agronomie ou des sciences humaines (anthropologie et socio-économie). Elle doit aussi bien mieux connaître « le milieu humain dans lequel interviennent des facteurs économiques, politiques, sociaux et moraux... qui ont une action propre... pas forcément dans le sens que nous voudrions leur faire prendre ». En annonçant ainsi, très en avance, l'approche systémique et de recherche-développement du dernier tiers du XX^e siècle, Jean Adam souligne et regrette, en même temps, que les connaissances nécessaires à l'établissement d'un « harmonieux équilibre » soient enseignées séparément, cette spécialisation pouvant entraîner les chercheurs à se protéger dans leur « tour d'ivoire ». Et l'auteur souhaite qu'un jour puissent « se réunir, sur les mêmes bancs, futurs administrateurs, futurs techniciens agricoles, vétérinaires, officiers forestiers, ingénieurs, médecins, professeurs... » et, ajoutons, Européens et Indigènes. Cette « écologie » invoquée serait alors, par une vue synthétique des problèmes, « capable d'apporter le bonheur matériel et moral des populations ».

L'approche « écologique » de Jean Adam, et ses qualificatifs associés « agricole » et « coloniale », semblent bien loin des définitions de ces locutions dans l'article de P. Carton auquel il se réfère et qui renvoie explicitement à l'un des précurseurs de l'agroécologie, l'Italien G. Azzi. L'agroécologie de cette époque ne met pas le mieux-être de l'humanité au centre de l'écologie agricole, pas plus qu'au centre de l'écologie tout court, terme créé par Haeckel en relation avec la théorie de l'évolution de Darwin. N'oublions pas que, comme l'indique le titre de l'ouvrage-phare de Darwin – *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la survie* –, les interactions entre les êtres vivants et le milieu se situent plus souvent dans « la lutte pour l'existence » plutôt que dans une harmonie recherchée !

On ne peut s'empêcher de penser qu'Adam, pour exprimer ses fortes convictions personnelles, s'appuie sur un concept - l'écologie agricole - qu'il accommode pour lui permettre de passer à l'« écologie coloniale », dont il rêve pour le futur, prenant en compte un « mieux-être matériel et moral » pour les populations indigènes des Territoires d'Outre-mer. Adam avance masqué ! Discrète sera d'ailleurs sa publication de 1937 dans une modeste revue d'enseignement colonial, alors que tous les yeux sont tournés vers ce grand Congrès scientifique de la même année qui rebattra, et durablement, les cartes de la recherche scientifique coloniale française, puisque à l'origine de la création de l'Orstom et de ce qui sera le Centre international de recherche agricole pour le développement Cirad)⁵.

Jean Adam a hérité d'un nom patronymique qui lui convient parfaitement : il représente l'humanité dans sa totalité, mais, qui plus est, le mot Adam dérive de « *'adamah* » en hébreu qui signifie sol ou terre. Pouvait-ton faire mieux pour un ingénieur agronome humaniste ?

Notes

- ¹ Le sol tropical est l'un des domaines d'étude des deux auteurs (CF et RT).
- ² Voir article Feller *et al.* (2007) sur l'importance des recherches coloniales dans la naissance de la pédologie française.
- ³ Souligné par les auteurs (CF et RT) de cet article
- ⁴ Souligné par les auteurs (CF et RT) de cet article.
- ⁵ Institutions d'appartenance respective des deux auteurs (CF et RT) de cet article.

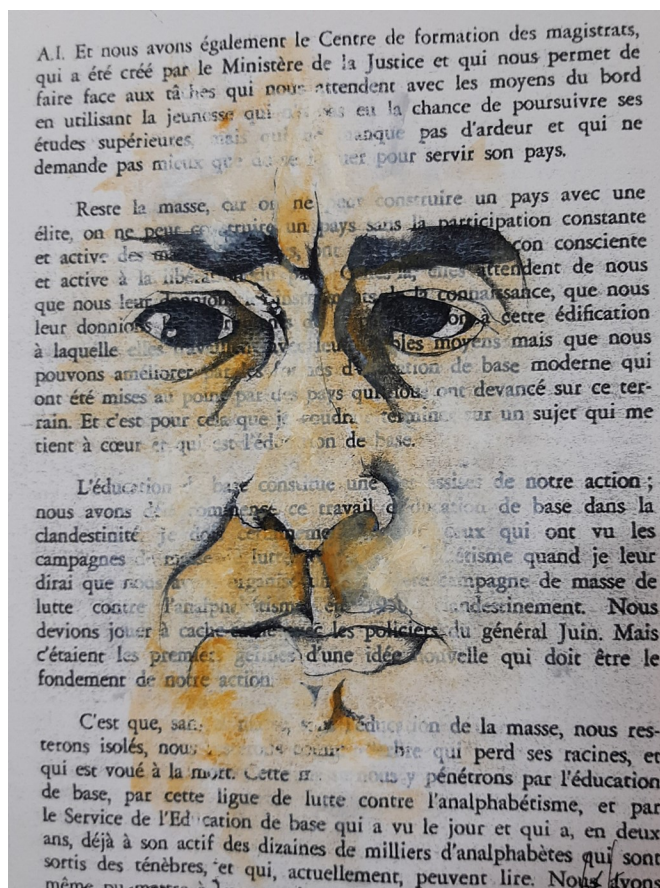
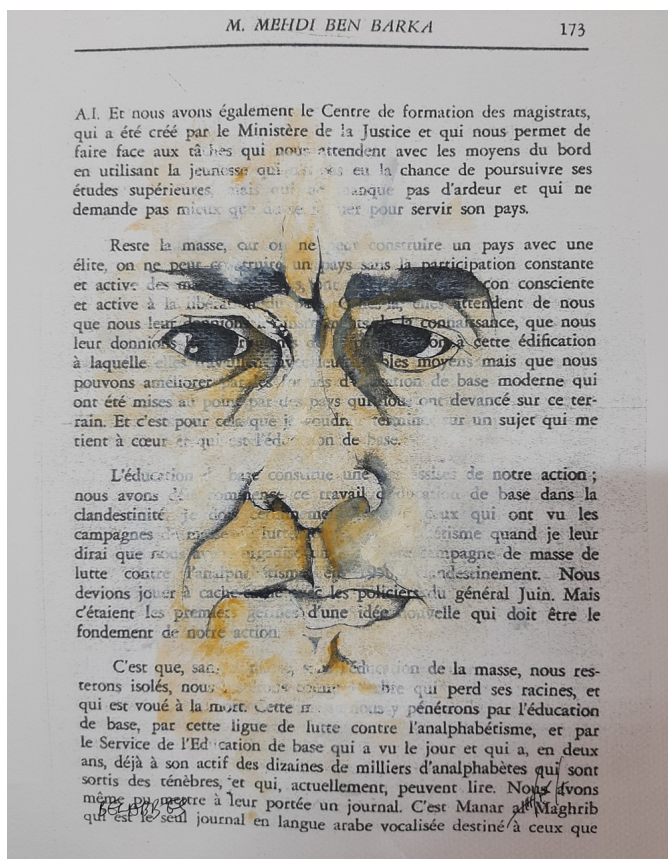
Références

- Adam J. 1937. De l'écologie agricole à l'écologie coloniale. *L'Agronomie Coloniale*, 237 (septembre), 5-17.
- Azzi G. 1928. *Ecologia agraria*. Turin, Unione Tipografica Editrice Torinese, 424 p.
- Bensin B. 1930. Possibilities for international cooperation in agroecological investigation. *International Review of Agricultural Science and Practice*, 21, 277-284.
- Bonneuil C. 1991. *Des savants pour l'Empire. La structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de « La mise en valeur des colonies françaises » 1917-1945*. Orstom Editions, collection Études et Thèses, Paris, 125 p.
- Carton P. 1936. L'écologie. Importance de son enseignement dans les écoles supérieures d'agriculture comme « introduction » à divers cours spéciaux. Importance particulière du point de vue colonial. *L'Agronomie Coloniale*, 227 (décembre), 165-175.
- Feller C, Blanchart E, Herbillon A, Leprun JC, Poss R. 2007. L'importance des recherches coloniales, en particulier à Madagascar, dans le développement de la pédologie française. *Étude et Gestion des Sols*, 14 (4), 305-315.
- Ollivier G, Bellon S. 2021. Pour une histoire de l'agroécologie en Europe. Chapitre 1 : 33-46. In : B. Hubert et D. Couvet (eds), 2021. *La transition agroécologique - quelles perspectives en France et ailleurs dans le monde ?* Tome I, Presses des Mines, collection Académie d'Agriculture de France, Paris, 259 p.
- Tourte R. 2012. - *Histoire de la Recherche agricole en Afrique tropicale francophone* Édition numérique FAO, 6 volumes. <https://www.fao.org/3/a0217f/a0217f00.htm>.
- Tourte R. 2019. *Histoire de la recherche agricole en Afrique tropicale francophone et de son agriculture, de la préhistoire aux temps modernes*. Éditions L'Harmattan, Paris, 4 volumes.

Annexe. Quelques publications scientifiques de Jean Adam

- Adam J. 1908. *Les plantes oléifères de l'Afrique occidentale française. I, L'arachide : culture, produits, commerce, amélioration de la production*. Paris, A. Challamel
- Adam J. 1910. *Les Plantes oléifères de l'Afrique occidentale française II, Le palmier à huile : habitat, variétés, conditions de végétation, culture, produits, commerce, conservation des palmeraies, amélioration de la production, considérations économiques*. Paris, A. Challamel.
- Adam J. 1910. *Les plantes oléifères de l'Afrique occidentale française III, Le cocotier : culture, produits, commerce, amélioration de la production*. Paris, A. Challamel.
- Adam J. 1913. *Préparation des produits du cocotier*. Journal d'agriculture pratique, Volume XIII. Paris, Librairie agricole de la maison rustique.
- Adam J. 1913. *Situation actuelle de la culture de l'arachide au Sénégal*. Journal d'agriculture pratique, Volume XXII. Paris, Librairie agricole de la maison rustique.
- Adam J. 1915. *Les Bovidés du Sénégal. Élevage et commerce*. Paris, A. Challamel.
- Adam J. 1915. *Le Djolof et le Ferlo*. Annales de géographie, 132 (15 novembre).

- Adam J. 1920. *Développement et amélioration de la production de l'arachide au Sénégal*.
 Congrès d'agriculture coloniale Paris 21- 25 mai 1918. Compte rendu des travaux, publié par
 D. Zolla... [et A. Fauchère]. Paris, A. Challamel, 1920.
- Adam J. 1924. *Les cartes économiques de l'AOF*. Paris, Bulletin du Comité des Études historiques
 et scientifiques de l'AOF. Larose, Paris.
- Adam J. 1937. *De l'écologie agricole à l'écologie coloniale*. *L'Agronomie Coloniale*, 237 (septembre), 5
 -17.
- Adam J. 1941. *Les plantes à Matière grasse : Vol. I. Généralités. Composition et caractères des corps gras
 végétaux, botanique, extraction, usages, production, commerce*. Paris, Société d'éditions géogra-
 phiques maritimes et coloniales.
- Adam J. 1942. *Les plantes à Matière grasse : Vol. II. Le cocotier, le palmier à huile. Description, culture,
 produits, commerce*. Paris, Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales.
- Adam J. 1947. *Les plantes à Matière grasse : Vol. III. L'arachide. Les plantes à matière grasse*. Paris,
 Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales.
- Adam J. 1953. *Les plantes à Matière grasse : Vol. IV. Le ricin, le pourghère*. Paris, Société d'éditions
 géographiques, maritimes et coloniales.
- Adam J, Ferrand M. 1957. *Oléagineux de l'Afrique intertropicale française. Tome I, Culture : Afrique
 noire, Madagascar*. Paris, Encyclopédie d'Outre-mer.
- Adam J. (1957). *Technique agricole des pays chauds. Principes de base*. Paris, Encyclopédie d'Outre-
 mer.
- Adam J. 1958. *Progrès de la technique agricole dans les Territoires de l'Afrique intertropicale française*. En-
 cyclopédie mensuelle de l'Afrique, fascicule 1 (juillet).
- Henry Y, avec la collaboration de MM. Ammam P, Adam J, Houard A, Leroide H, Lemmet J.
 1918. *Matières premières africaines. Caoutchouc, Textiles, Matières Grasses*. E. Larose, Paris.



Editions

2023

- ALLAOUI** Hanifa, *L'œuvre romanesque d'Albert Memmi*, coll. Autour des écrivains maghrébins, Harmattan
- BOLTANSKI** Christophe, *King Kasai*, coll. *Ma nuit au musée*, Stock
- BOURDET** Martine, *Résistances africaines à la domination néocoloniale*, Editions du croquant
- BRASSART** Laurent, *L'empire colonial français en Afrique*, Bréal
- BRUSLE** Jacques, *Koléa*, coll. Graveurs de mémoire, Harmattan
- BUTTOUD** Gérard, *Alger sous les bombes de Louis XIV*, Harmattan
- CLAVE** Yannick, Gérald Attali, et Stève Bessac-Vaure, *L'empire colonial français en Afrique*, Ellipses
- CHAILLOU-ATROUS** Virginie, et Françoise Le Jeune, *L'Engagisme dans les colonies européennes*, Presses universitaires de Rennes
- COGNEAU** Denis, *Un empire bon marché*, Seuil
- DE BELLESCIZE** Ramu, *La déchirure*, Baland
- LEFKI-GUIDDIR** Souria, *Carbet de guerre d'un civil (Algérie 1955-1962)*, coll. Historiques, Harmattan
- LEWIS** Nicholas, Laura Nsengigumva, Joëlle Sambi Nzeba, et Anne Wetsi Mporna, *Traces et tensions en terrain colonial*, Shed Publishing
- MORLAT** Morlat, *L'Indigène et le citoyen*, Indes savantes
- RUSCIO** Alain, *Marseille, la Provence et l'Indochine*, Indes savantes
- SMYRNELIS** Marie-Carmen, *Traversées méditerranéennes*, Classiques garnier
- SAVOY** Bénédicte, *La longue bataille de l'Afrique pour son art*, Seuil
- SORIA** Ralph, *Razzia sur El Djezaïr*, Harmattan
- TILLIER** Bertrand, *Mon père appelé en Algérie*, Creaphis
- VAN DEN ABEEL** Eric, *Ekoki ! Ca suffit !, la colonisation belge au Congo, Walden et Whitman*
- VOLLIN** Serge, *Filles des Aurès*, Jourdan Eds
- YACINE** Jean-Luc, *Aux sources du racisme antimaghrébin*, Harmattan

2022

- AKBAL** Mehenni, *Archives algériennes de la France coloniale*, Coll. Historiques, Harmattan
- ALIX** Florian, *L'Essai postcolonial, poétique de l'entreglose*, coll. Lettres du sud, Karthala
- AUBRY** Patrick et Bernard-Alex Gauzère, *La France et ses médecins en Extrême-Orient du 16^e au milieu du 20^e siècle*, Harmattan
- BEHICHE** Mouloud, *Harkis et Pieds-noirs face aux préjugés*, Harmattan
- BLACHKANE** Abdoulay, *Les Pratiques administratives coloniales*, L'Harmattan
- BLANC** Guillaume, *L'Invention du colonialisme vert*, Champs/ essais
- BLANC** Guillaume, *décolonisations*, Histoire poche
- BLANCHARD** Pascal, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire et Dominic Thomas, *Histoire globale de la France coloniale*, Philippe Rey
- BRAUNSTEIN** Jean-François, *La religion woke*, Grasset,
- BUTTOUD** Gérard, *L'Expédition d'Alger revisitée*, Coll. Historiques, Harmattan
- CADEAU** Ivan, *Dien Bien Phu*, Tallandier
- CHENEY** Paul, *Une plantation coloniale à Saint-Domingue au 18^e siècle*, Fayard
- Collectif**, *60 ans des indépendances*, L'Harmattan
- DEMOUGIN** Laure, *L'Empire de la presse*, Une étude de la presse coloniale entre 1830 et 1880, Configurations littéraires, Presses universitaires de Strasbourg

- ESSADEK** Marouane, *Découvrir Fanon, Sociales/ La dispute*
- HANSEN** Peo et Stefan Jonssa, *Eurafrique, aux origines coloniales de l'union européenne, La découverte*
- HEINIGER** Sébastien, *Décolonisation, fédéralisme et poésie chez Léopold Sédar Senghor*, Classiques Garnier
- ISSAAD** Mokdad, *Genèse d'un Etat-nation : l'Algérie*, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, Harmattan
- JOYAUX** François, *Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Perrin
- KAMENOFF** Lydia et Hortense de Villaine (dir.), *L'Empire centre et périphéries*, Harmattan
- KHADRA** Yasmina, *Les Vertueux*, Miallet Barrault, 2022
- KHODJA** Farah, *Récits d'Algérie*, Faces cachées
- LACROIX** Annick, *Un Service pour quel public ? Postes et télécommunications dans l'Algérie colonisée (1830-1939)*, coll. Histoire, Presses universitaires de Rennes
- MERANI** Hacène, *Le Mouvement syndical algérien durant l'époque coloniale*, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, Harmattan
- MESSAHEL** Michel, *Itinéraire d'un Harki, mon père*, Harmattan
- MOREAU** de Bellaing Louis, *Les Apatriés*, coll. Sociétés et cultures, Harmattan
- OTHAM** Farhat, *Francophonie : hymne ou requiem ?*, Harmattan
- RAHAL** Malika, *Algérie 1962, Une histoire populaire*, La Découverte
- REDOUANE** Najib, *Albert Memmi, voix franco-tunisienne universelle I et II*, Harmattan
- RUSCIO** Alain (dir.), *Encyclopédie de la colonisation IV*, Indes Savantes
- SACRISTE** Fabien, *Les Camps de regroupement en Algérie, une histoire des déplacements forcés (1954-1962)*, Les Presses de Sciences Po
- SLIMANI** Leila, *Regardez-nous danser*, Gallimard
- SURUN** Isabelle, *L'Empire colonial français en Afrique*, Atlande Eds
- TAHI** Driss, *Du Haut du balcon*, Les Infréquentables
- TASSADIT** Yacine, *Pierre Bourdieu en Algérie (1956-1961)*, Editions du Croquant
- TODD** David, *Un empire de velours*, La Découverte
- TUCK** Eve, et K. Wayne Yang, *La décolonisation n'est pas une métaphore*, Rot-Bo-Krik

2021

- BACHIR DIAGNE** Souleymane, *Le Fagot de ma mémoire*, Philippe Rey Editions
- BANCEL** Nicolas, *Le post-colonialisme, Que sais-je ?*
- FREMEAUX** Jacques, *Algérie 1830-1914, naissance et destin d'une colonie*, Editions du Rocher
- IMMOUNI** Amal, *L'Exil et Edward Saïd*, Coll. Approches littéraires, Harmattan
- LARGEAUD-ORTEGA** Sylvie, *Orientalisme ou défi postcolonial ?*, Honoré Champion
- MBOUGAR SARR** Mohamed, *La plus secrète histoire des hommes*, (Jimsaan—) Philippe Rey
- MBOUGAR SARR** Mohamed, *De purs hommes*, le Livre de poche
- MEMMI** Albert, *Mon Retour à Tipasa*, PIM n°14, ASPAME/El Kalima éditions
- MUDIMBE** Valentin Yves, *L'invention de l'Afrique, gnose, philosophie et ordre de la connaissance*, traduction Laurent Vannini de *The Invention of Africa* (1988), Présence africaine
- PIOLAT** Jérémie, *Portrait du colonialiste*, Empêcheurs de penser en rond
- RUSCIO** Alain (dir.), *Regards français sur l'islam*, Editions du croquant
- SOUBIGOU** Gilbert, *Les Aventuriers-rois*, Harmattan
- STORA** Benjamin, *Les Passions douloureuses*, Albin Michel
- VIRCONDELET** Alain, *Pieds-noirs, un exil inconsolable*, Tohu-Bohu Eds
- VOISIN** Patrick (dir.), *Relire Rachid Mimouni*, Garnier

Autrement Mêmes

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

2023

ANTHOLOGIE, *Crimes et châtements dans l'aire atlantique*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-14-033789-5

ANTHOLOGIE, *Juan de Pareja, esclave, peintre et personnage littéraire*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-14-035206-5

CYRAL Henry, *Les Mystères coloniaux : l'étoile des savanes*, Présentation de Jean-Dominique Pénel et Roger Little, ISBN 978-2-14-035122-8

2022

ANTHOLOGIE, *Le Débat des années 1940 sur l'abolition de l'esclavage*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-14-029574-4

ANTHOLOGIE, *Toussaint Louverture et après*, Présentation de Grégory Pierrot, ISBN 978-2-14-029571-3

BERNARD Laure, *Les Deux frères*, conte créole, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-14-028159-4

BIONDI Carminella, *Colonies, traite et esclavage des Noirs dans la Presse à la veille de la révolution, T 1 : Colonies*, ISBN 978-2-343-25682-5

BIONDI Carminella, *Colonies, traite et esclavage des Noirs dans la Presse à la veille de la révolution, T 2 : Traite et esclavages des noirs*, ISBN 978-2-343-25683-2

BIONDI Carminella, *Colonies, traite et esclavage des Noirs dans la Presse à la veille de la révolution, T 3 : Répertoire*, ISBN 978-2-343-25684-9

BONNEVILLE René, *Le Fruit défendu*, mœurs créoles, Présentation de Jacqueline Conti, ISBN 978-2-14-029253-8

ESCOUSSE Victor, *Farruc Le Maure*, Présentation de Olivier Bara, ISBN 978-2-343-25580-4

EULOGE René, *Les Portes du ciel*, Souvenirs du Grand Atlas, Présentation de Gérard Chalaye, ISBN 978-2-14-031086-7

EYMA Xavier, Jules Chabot de Bouin et Louis de Maynard, *Pionniers et aventuriers à la Martinique*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-25435-7

LARA Sully (sous le pseudo de Justine Cotto), *Mœurs créoles*, Présentation de Timothée Valentin, ISBN 978-2-343-25322-0

RATTAZZI Marie (née Bonaparte Wyse), *L'Aventurière des colonies*, Présentation de Barbara Cooper, ISBN 978-2-14-026331-6

SEJOUR Victor, et Jules Brésil, *Le martyr du cœur*, drame en 5 actes en prose, Présentation Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-14-031445-2

VASTEY, Baron de, *Le Système colonial dévoilé*, Présentation de Michèle U. Kenfack, ISBN 978-2-14-027958-4

VERNEUIL V., *Mes Aventures au Sénégal*, Souvenirs de voyage, Présentation de Daniel Mignot, ISBN 978-2-14-027358-2

VIGNE D'OCTON Paul, *La Gloire du sabre, pourfendre les abus coloniaux*; Présentation de Roger Little, ISBN 978-2-14-029664-2

2021

ANONYME, *Pic Jacob : esquisses martiniquaises*, transcription du manuscrit d'un roman inédit, présentation de Florence Fix, ISBN 978-2-343-24723-6

- ANONYME**, *Voyage de France à Saint-Domingue : transcription d'un manuscrit inédit*, présentation de David Geggus, ISBN 978-2-343-22254-7
- ANTHOLOGIE**, *Nouvelles antillaises du XIXe siècle*, Tome III, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-24300-9
- BONJEAN** François, *Reine Iza amoureuse, roman marocain*, présentation de Gérard Chalaye, ISBN 978-2-343-22777-1
- DUDON** Augustine, *La Nouvelle Ourika ou Les Avantages de l'éducation*, suivi de Adèle J. Ballent et Joseph Quantin, *La Nègresse*, présentation de Marie-Bénédicte Diethelm, ISBN 978-2-343-24578-2
- GARAND** Charles, *Georges le mulâtre*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-24814-1
- JANVIER** Louis, *Une chercheuse*, présentation de Lorelle Semley, ISBN 978-2-343-22616-3
- LETELLIER** Mme, puis Victor Chapus, *Deux récits guadeloupéens de 1833, Mœurs coloniales, Esquisses*, suivi de *La Falaise blanche*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-22836-5
- PERRENOT** Louise, *Le Collier chou : impressions d'un séjour*, présentation de Loïc Céry, ISBN 978-2-343-24299-6
- PYAT** Félix et Eugène Sue, *Mathilde, drame*, suivi de sa parodie par Gabriel et Masson, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-23839-5
- RADET** et Barré, *La Nègresse ou le Pouvoir de la reconnaissance*, présentation de Sylvie Chalaye, ISBN 978-2-343-24648-2
- WALDOR** Mélanie, *Clara et autres textes*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-22332-2

2020

- ANTHOLOGIE**, *Nouvelles antillaises du XIXe siècle*, 2 tomes, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-20491-8 et ISBN 978-2-343-20491-8
- ANTHOLOGIE**, *Esclaves marrons à Bourbon, une anthologie littéraire (1831-1848)*, présentation de Pratima Prasad, ISBN 978-2-343-19419-6
- AUTEURS** variés, *Echos de Saint-Domingue*, tome I, présentation de Grégory Pierrot, ISBN 978-2-343-20238-9
- AUTEURS** variés, *Echos de Saint-Domingue*, tome II, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-20239-6
- DEMOLIERE** et Chardon, *Lébao ou Le Nègre, drame (1835, 1850)*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-21308-8
- DUMANOIR** et D'Ennery, *La Case de l'oncle Tom*, présentation de Bérengère Vachonfrance-Levet, ISBN 978-2-343-21658-4
- D'UZES** Jacques, *Lettres du Congo 1892-1993*, 2 tomes, présentation d'Yves Boulvert, ISBN 978-2-343-20099-6 et 978-2-343-20100-9
- EULOGE** René, *Les Derniers fils de l'ombre : nouvelles berbères du Haut Atlas*, présentation de Gérard Chalaye, ISBN 978-2-343-2147-0
- FABRE** Emile, *Les Sauterelles, pièce en cinq actes*, précédé de *Les Ventres dorés, pièce en cinq actes*, présentation d'Alain Ruscio, ISBN 978-2-343-21339-2
- GONDRECOURT** Aristide, de *Mademoiselle de Cardonne*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-20330-0
- HA** Marie-Paule, *La Femme française et l'empire, textes choisis et commentés*, ISBN 978-2-343-22033-8
- HARDY** George, *Ergaste ou la vocation coloniale*, présentation de JP. Little, ISBN 978-2-343-21914-1